

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

(NOUVELLE SERIE)

DIX-SEPTIÈME NUMÉRO, JUIN 1882.

SOMMAIRE.

	PAGES
DIOCÈSE DE ST. GERMAIN DE RIMOUSKI.—Lettre de M. F. X. Bossé, Ptre., curé de Douglastown	90
VICARIAT APOSTOLIQUE D'ATHABASKA.—Lettre de M. P. E. M. Larue, O.M.I.....	102
LETTRE de Sa Grandeur, Monseigneur H. J. Faraud, Evêque d'Anemour, Vicaire apostolique d'Athabaska-McKenzie, à Monseigneur Edouard Chs. Fabre, Evêque de Montréal.....	106
MGR D'OTTAWA DANS LES MISSIONS SAUVAGES.—Lettres de M. J. B. Proulx, Père (Suite).....	109
LES MISSIONS DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE. Lettre de Monseigneur Lavigerie, Archevêque d'Alger, Délégué apostolique pour les Missions de l'Afrique équatoriale (Suite).....	131
MASSACRE DE TROIS MISSIONNAIRES DE LA MISSION DU SAHARA ET DU SOUDAN.....	159
AFRIQUE CENTRALE.—Lettre de M. Bouchard, missionnaire ap... ..	169
DEUX MISSIONNAIRES DANS LA NIGRITIE.— do	174
MISSIONS D'ASIE.—Lettre de M. Robert, missionnaire apostolique en Corée, à M. Armbruster, directeur au Séminaire des Missions étrangères de Paris	179
DEUX ENFANTS SAUVAGES.....	186

MONTREAL :

CIE. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 30, RUE ST. GABRIEL.

1882

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

JUIN 1882

(NOUVELLE SERIE)

DIX-SEPTIÈME NUMÉRO

MONTREAL

CIE. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 80, RUE ST. GABRIEL.

1882

Permis d'imprimer:

† EDOUARD-CHS, Evêque de Montréal.

Diocèse de St. Germain de Rimouski.

DOUGLASTOWN, 25 février 1882.

Monseigneur,

Connaissant l'intérêt que vous prenez à la prospérité de nos écoles, je désire informer Votre Grandeur de ce que j'ai fait dans ce sens depuis que vous m'avez chargé de Douglastown. Quand j'arrivai, l'école de *Sandy Beach* venait d'être fermée pour l'hiver, faute de moyens; celle de *Seal Cove* devait aussi être arrêtée pour l'hiver. Je fis à cette dernière un examen public, grande nouveauté qui attira les commissaires, nombre de curieux et beaucoup de parents, je fournis des récompenses et prodiguai les éloges.

L'effet que je me proposais était produit: les commissaires me prièrent de faire aussi un examen public aux deux autres écoles en opération; je le leur promis pour Noël.

Il fallait exciter l'émulation chez les enfants; j'introduisis le système des bons points pour conduite, assistance, récitation. Chaque vendredi un état des bons points de la semaine est dressé, et le lendemain le *premier* l'apporte au curé. C'est un moment de triomphe; aimable réception, récompense à l'heureux vainqueur, et encouragement de toute sorte. Le lundi distribution des places en classe par le curé d'après la liste, puis nécessairement louangé aux diligents et..... réprimandé aux paresseux: pendant toute la semaine la liste reste affichée. Enfin les catégories sont qualifiées: il y a les bancs des *gentlemen*, ceux du *people* et ceux de la *rabble*. Bientôt, j'en suis sûr, nous serons obligés de nous contenter des deux premières catégories.

Pour couronner les moyens d'émulation, j'ai créé la *Douglastown Bank*, qui n'est pas incorporée, mais dont le capital est en points gagnés, qui circulent au pair sans difficulté. Les billets sont de cinq espèces, et les maîtresses

font les fonctions de *caissières*, chacun des déposants ayant la faculté de voir à loisir l'état de ses finances.

Il ne fallait pas laisser accumuler les fonds trop longtemps : Noël fut le jour choisi pour réaliser les profits.

Des prix, fournis par le président de la banque et ses amis, même des personnes de Québec et de Montréal, furent étalés : les yeux des enfants flambaient à la vue des images bien éclairées, l'admiration de leurs parents égalait la leur. On imagine aisément qu'aucun enfant ne manquait ; la séance commença par un examen dirigé de manière à faire briller les plus capables, ce qui donna une haute idée et des institutrices et des enfants. Les mères surtout ne cachaient pas leur joie d'avoir de si grands savants sans s'en douter.

L'encan suivit immédiatement : on fixa le *maximum* des enchères à dix piastres. L'empressement était incroyable, et dans leur inexpérience des affaires, plusieurs se trouvèrent à ne pouvoir compléter le paiement de leur achat ; de là des regrets et quelques larmes furtives. Mais je fis revenir la gaieté en encourageant tous ces capitalistes ruinés à faire de grands efforts pour rétablir leurs dépôts, de manière à faire de nouveaux achats à la vente d'été. Je jouissais du bonheur de ces chers enfants, et leur promis de plus belles récompenses encore au mois de juin, sans parler d'un banquet dans l'intervalle.

Au jour fixé, tous furent fidèles au rendez-vous, nous étions soixante-douze. Les convives avaient apporté chacun tartes, gâteaux, tourtières confectionnées par leurs bonnes mères ; il y avait du thé à discrétion. Le curé s'était chargé de la tire, article très prisé.

Après le banquet, chant, danse, sauts, cris même, tout ce qui ne sentait pas de mal était toléré. Quelle joie sincère et sans mélange !

La même fête à l'autre école, puis vacance de deux semaines. Nous avons obtenu pour résultat que les enfants étudient même le soir, et les parents sont émerveillés de leur ardeur. Comme récompense extraordinaire, j'ai réservé une promenade en voiture pour le plus méritant.

Je compte pour rien tout ce trouble, pourvu que je fasse aimer l'école, que les enfants aient de l'ambition, et me

scient attachés. Je songe même à un grand pic-nic, si la banque a des fonds solides en juin ; les chers enfants en sont prévenus et n'auront garde de l'oublier.

Permettez-moi, Monseigneur, de vous parler maintenant de notre société de tempérance organisée par mon prédécesseur. J'ai été heureux de son existence et me suis appliqué à l'encourager. M. Van-de-Moortel, mon cher voisin de Gaspé, m'a prêté main-forte, en venant donner une superbe lecture ; le nombre des membres sera bientôt, je l'espère, de cent-cinquante.

Dernièrement la société a fait les frais de la sépulture d'un de ses membres pauvre, ce qui a produit un très bon effet.

Je crois apercevoir une disposition à prendre les terres laissées jusqu'à présent sans culture ; le gouvernement, pour favoriser ce mouvement, a fait délimiter en octobre dernier les 4^e et 5^e concessions. Ce sont des terrains fertiles, et j'ai l'espoir qu'ils seront bientôt pris, comme la troisième qui est toute concédée. Il y a déjà cinq habitations, et une belle route est ouverte jusqu'au quatrième rang.

Donc pas de raisons d'émigrer de la part de ceux qui veulent former de bons établissements ; pour soutenir leur courage, j'ai retenu deux lots destinés à l'école et à la chapelle qui sont les premiers besoins.

Les voyages périodiques de mes paroissiens et leur séjour autour de l'Île d'Anticosti m'ont suggéré la pensée de leur assurer les secours religieux, et le moyen de communiquer de temps en temps au moins par lettres avec leurs familles. Je demande donc et fais demander par requête au gouvernement fédéral de faire arrêter le vaisseau portant les malles à la côte nord, au moins à un poste sur la côte nord-est de l'Île. Le missionnaire pourrait ainsi s'y transporter plus souvent et à des époques fixes. J'espère que Votre Grandeur voudra bien user de son influence afin que le subside demandé dans ce but soit accordé ; ce ne sont pas seulement les pêcheurs de Douglstown qui sont intéressés dans cette affaire, mais ceux de St. Thomas de Montmagny et d'ailleurs.

Je me flatte que Votre Grandeur approuvera l'organisation d'une conférence de St. Vincent de Paul, dans mon village ;

elle est composée de six membres seulement. Les pauvres sont peu nombreux, et les secours recueillis par les soins des associés suffisent pleinement à leurs nécessités. La conférence a commencé à fonctionner en novembre dernier.

Bénissez, Monseigneur, ces petits commencements du ministère que j'ai été chargé d'exercer dans cette paroisse sous la protection du grand St. Patrice.

Je demeure, Monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur,

F. X. Bossé, *Curé.*

VICARIAT APOSTOLIQUE D'ATHABASKA.

Un jeune frère, originaire de Rimouski, qui a été envoyé par ses supérieurs à la mission de la Providence, dans le Vicariat Apostolique d'Athabaska, dirigé par Mgr Faraud, a écrit à son évêque d'origine des détails très intéressants. Mgr Langevin, veut bien nous communiquer cette lettre, qui donne une idée des sacrifices et des travaux que s'ingosent les plus humbles missionnaires pour contribuer à répandre le règne de Jésus-Christ.

L. J. C. et M. I.

MISSION DE LA NATIVITÉ D'ATHABASKA,
1er janvier 1881.

Monseigneur,

Je ne veux pas tarder à vous donner des détails sur mon voyage, puisque Votre Grandeur a bien voulu exprimer le désir d'avoir des nouvelles d'un pauvre petit frère comme moi.

Je commence à mon départ de St. Boniface. Nous nous mettions en route le 12 mai, sous la garde de la Providence; il fallut traverser des marais, des rivières, des lacs et faire mon apprentissage. Au lac Labiché, nous réparâmes nos forces par un peu de repos; nous en avions besoin pour tra-

verser les deux lacs et les deux rivières qui devaient être parcourus sur deux embarcations, un esquif et un canot d'écorce. Que de cascades et de rochers où nous aurions infailliblement fait naufrage, sans l'habileté de Monseigneur Clut qui dirigeait la caravane ! Déjà le canot avait été se briser sur une roche et était plein d'eau ; le *devant-de-canot* et le guide se jettent à l'eau. Mgr reste avec deux frères, et à force d'énergie on touche le rivage. Quelques instants de plus dans ce courant furieux nous étions entraînés au milieu des rochers et perdus sans ressources. J'ai couru presque le même danger dans l'esquif, tant le courant avait été grossi par les pluies continuelles. Nous en fûmes quittes pour la perte de deux rames ; rendus prudents par les dangers que nous avions courus, nous fîmes une halte au lac Athabaska, pour ne le traverser qu'après un repos de deux heures. Nous arrivions enfin à la mission vers neuf heures du soir. Mgr Farad nous y attendait depuis longtemps. Vous pouvez croire avec quelle joie il reçut Mgr Clut et sa suite.

Un grand bonheur m'était réservé quelques temps après : je fus admis, le 15 août, à prononcer des vœux pour cinq ans. Oh ! que je me sentais heureux d'être Oblat de Marie Immaculée, et pour toujours, au moins en autant que mon cœur est concerné.

Mission de la Providence, 1 déc. 1881.

Puisque vous avez bien voulu lire avec quelque intérêt ma première lettre, je vous donnerai aujourd'hui, comme Votre Grandeur le désire, des détails sur les peuples qui nous entourent et mes occupations ordinaires, sous la direction de mes bien-aimés supérieurs.

Vers le milieu de mai dernier, je fus envoyé au fort Smith, où se trouvait le Révd. Père Toussard pour donner la mission aux Sauvages Montagnais. Après un séjour de treize jours en ce lieu, je suivis le Révd. Père, qui se rendit au lac des Esclaves dans une barge de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Nous reçûmes l'accueil le plus gracieux du Révd. Père Dupin et du bon frère O'Connell. Au bout de dix-huit jours, le lac s'était dépouillé de son manteau d'hiver, et je montais en canot avec deux sauvages pour continuer ma

route vers la mission de la Providence, qui m'était assignée comme résidence. Ce trajet me prit six jours, et j'arrivai sans être le moins du monde attendu. Je fus reçu comme un frère bien-aimé et un enfant de la maison,

Cet établissement, le plus important et le plus central de tout le district, possède trois grands corps de logis : l'évêché, la maison des sœurs, et l'église encore inachevée, mais de belles proportions.

Vous serez peut-être surpris d'apprendre que les champs qui nous entourent, produisent du blé, de l'orge et surtout des patates, principale ressource de la maison des sœurs, qui nourrit de 40 à 50 enfants.

L'été est bien court; mais, ici comme à Athabaska, cette saison est utilisée pour la culture. En outre deux hommes sont continuellement employés à la pêche.

Aussitôt les patates chauffées, nous sommes occupés pendant trois semaines à la fenaison. Vient ensuite la récolte des patates; puis la pêche du 25 septembre au 10 ou 15 octobre. Les uns prennent le poisson sur le Mackenzie, les autres sur le *grand lac des Esclaves*; c'est à cette station que j'ai été occupé. Mais la glace étant venue trop vite, nous avons été obligés de lever les rets après une pêche moyenne.

Le retour à la mission a été accompagné de fatigues excessives, parce qu'aux dangers des rapides se joignaient ceux des glaces que charroyait la rivière.

En hiver l'occupation d'un frère est le bûchage, le charroyage du bois et le soin des animaux. A ces soins se joignent, pendant que l'on construit des édifices, l'équarrissage, le sciage et le transport des matériaux; un frère fait tous les métiers. Il faut aussi transporter les provisions de viandes, et si elle est épuisée avant le printemps, il faut retourner au lac faire la pêche sous la glace, chaque voyage prend trois jours.

Maintenant je veux vous parler de la population qui nous entoure; elle est toute catholique; à l'exception du commis du fort et d'un de ses engagés. Les sauvages appartiennent à la tribu des Esclaves, quelques-uns sont encore infidèles parce qu'ils n'ont pas eu jusqu'à présent le moyen de se faire instruire. Je sens un grand bonheur, Monseigneur, de com-

tribuer par mon humble travail, quoique d'une manière indirecte, au salut de ces enfants de la forêt; mon cœur en ressent une consolation continuelle.

Veillez, Monseigneur, agréer l'hommage de mon profond respect,

P. E. M. LARUE, O.M.I.

*Lettre de Sa Grandeur, Monseigneur H. J. Furud, Evêque
d'Anemour, Vicaire Apostolique d'Athabaska-McKenzie, à
Mgr Edouard Chs. Fabre, Evêque de Montréal.*

MISSION DE N.-D. DES VICTOIRES,
LAC LA BICHE, 3 septembre 1881.

Monseigneur,

Je prends la liberté de vous écrire pour attirer votre attention sur une œuvre de charité, qui, je le sais, ne saurait vous être indifférente.

En 1867 je conduisis une petite colonie de sœurs grises sur les bords inhospitaliers du fleuve McKenzie. Comme le lieu était bien choisi et d'ailleurs confié à la Providence, ces nouvelles plantes prirent bientôt racine et y prospérèrent merveilleusement. Qui dira le nombre d'orphelins préservés de la mort, élevés par ces chères sœurs, le nombre de malades soignés, et celui plus grand encore des enfants, garçons et filles, qui ont reçu là une instruction et une éducation soignées ?

Le climat, quoique froid, est sain, et, chose assez surprenante à cette latitude, le sol y est très fécond et le temps des chaleurs assez long pour pouvoir compter sur d'assez abondantes récoltes. Le fait est que depuis que les sœurs sont là elles n'ont jamais entièrement fait défaut. Outre la fertilité du sol on trouve des pêches abondantes et quoique les bêtes fauves, qui peuplent les forêts, ne soient pas toujours fidèles au rendez-vous, on les trouve en général en nombre suffisant, parfois aussi elles deviennent très nombreuses et permettent de se procurer une nourriture assez abondante et saine sinon toujours très succulente.

Grâce donc à ce concours heureux, ce qui est rare ailleurs, il était possible d'entretenir un personnel assez considérable.

Il s'est élevé souvent à 50 et 60 personnes durant ces 14 dernières années. La mission de la Providence est donc la merveille du nord. Notez que c'est le seul orphelinat, la seule école qui existe dans le vaste district du McKenzie.

Les sœurs se sont toujours dites parfaitement heureuses dans leur position. J'ai toujours cru qu'elles l'étaient. La difficulté des lieux et les ressources bornées du vicariat ne permettent pas de leur procurer du luxe; mais j'ai veillé avec un soin scrupuleux jusqu'ici à ce que le nécessaire, l'utile et même l'agréable ne leur manque jamais. Nos bonnes sœurs, que je sache, n'ont jamais laissé échapper une plainte. Elles voyaient avec bonheur leur établissement prospérer, le protestantisme tenu en échec et ne faire que des tentatives avortées pour s'opposer à leur œuvre. Aussi elles ont toujours pratiqué elles-mêmes les plus sublimes vertus, prédication muette mais éloquente, qui s'étend au loin.

Le seul défaut que j'ai toujours trouvé à cet établissement c'est qu'il coûtait trop cher et absorbait un peu plus que sa part de nos faibles ressources. Satisfaits de si beaux résultats j'étais et nous étions tous résolus de nous soumettre aux plus grandes privations et de faire les plus grands sacrifices pour l'entretenir. Ces dispositions de notre part n'ont pas changé, mais les circonstances sont telles que je ne saurais fournir à toute la dépense sans nuire essentiellement à toutes les autres missions et sans en supprimer plusieurs. L'idée m'est donc venue de recommander cette sainte œuvre à Votre Grandeur, dans la pensée que, puisque vous avez une œuvre diocésaine de la propagation de la foi, vous pourriez peut-être nous faire une petite part. C'est du reste une œuvre entièrement canadienne; les sœurs sont canadiennes et tous les enfants métis élevés à l'école sont nés de parents canadiens.

Pour entretenir cette œuvre dans son état de prospérité actuelle, il faut compter sur une dépense annuelle de 3 à \$4,000. En restreignant un peu le nombre des enfants et faisant par ailleurs quelques petites réformes économiques, on pourrait à la rigueur l'entretenir avec \$2,500, non compris les frais de voyage. C'est la somme que j'avais fixée ces dernières années et quoiqu'elle ait toujours été dépassée,

le directeur intelligent de cette mission est entièrement convaincu qu'elle peut suffire. Ceci admis il faut parvenir à trouver cette somme, voici nos ressources: les sœurs ont un capital qui produit annuellement \$300, j'en ajouterai moi-même \$800, le gouverneur de la Kisiskatchewin en a promis \$150, total \$1,250, c'est-à-dire la moitié de ce qui est rigoureusement nécessaire. Si donc l'œuvre de Montréal pouvait y ajouter quelques centaines de piastres, il est plus que probable que nombre de personnes charitables qui ont toujours pris un grand intérêt à cette œuvre se prêteraient volontiers à compléter la somme.

Je ne m'excuse point, Monseigneur, de la demande que je viens de vous faire: l'œuvre de Dieu est en péril et c'est notre œuvre à nous tous. Il est difficile de se faire une idée exacte en pays riche et civilisé et très chrétien des embarras que présente une œuvre de charité en pays sauvage sans ressources locales.

35 ans et plus se sont écoulés depuis que je missionne, j'écrase sous le poids de la fatigue et sous les étreintes de la maladie, il me semble que si je voyais l'existence de l'œuvre qui nous occupe assurée, je mourrais heureux.

Veillez, Monseigneur, ne pas m'oublier dans vos mementos et agréer

Mes plus respectueux hommages,

† HENRI EV. D'ANEMOUR, O.M.I.

Mgr d'Ottawa dans les Missions sauvages ⁽¹⁾

Témiscamingue, 14 août 1881.

Monsieur le Grand Vicaire,

Nous voici de retour au grand Témiscamingue, en bonne compagnie, en plein petit Canada ; car nous trouvons ici réunis cinq Pères et cinq Frères de la société des Oblats de Marie Immaculée. Des circonstances incontrôlables ont exigé quatre jours pour revenir, au lieu de trois que nous avons pris pour aller, ce qui a fait de notre voyage d'Abbitibi à Témiscamingue une vraie promenade d'amateurs.

Mardi à 2 h. p. m., Monseigneur se rendit à la chapelle et fit ses adieux à ses enfants qu'il aime beaucoup *Ni Nidjanisitok*. Nous récitons l'itinéraire pour attirer sur nous le regard de Dieu et la protection des anges ; puis après avoir salué le bourgeois, les employés de la compagnie et tous les sauvages réunis sur la grève, nous descendons dans le *Stella* qui se balance sur la vague. Deux coups d'avirons nous poussent au large, et nous partons en agitant nos chapeaux en signe d'adieu, au bruit des échos et des tonnerres que répètent cinquante décharges de fusil. Oui, adieu ! bons sauvages ; contents, heureux de la visite de votre évêque, fortifiés par les dons du Saint-Esprit, retournez dans vos pays de chasse, et que, au premier printemps la prochaine mission vous retrouve réunis autour de votre *mékatéokonaié*, autour de votre *Robe Noire*, dans l'enceinte de votre jolie chapelle.

Notre canot partait seul, M. Rankin avait dû retourner dès lundi matin. A 5 h. nous avons remonter la rivière par nous baptisée *Sainte Thérèse* et nous étions arrivés au portage de la danse. En mettant le pied sur le rivage, nous apercevons une patte d'ours encore toute fraîche fixée à l'extrémité d'un bâton avec une écorce de bouleau sur laquelle

(1) Voir *Annales de la Propagation de la Foi*, No. 16, p. 45.

il est écrit : “ M. Rankin a tué un ours à la nage dans la rivière, avec une hache et un couteau attaché au bout d'une perche. A tous ceux que les présentes regardent, avis est donné de faire attention à l'autre côté du portage. ” Là se trouvait à l'adresse de Monseigneur une lettre sur papier cachetée dans une enveloppe en écorce, elle était conçue en ces termes : “ To His Lordship Bishop Duhamel, Dancing Portage— Mr. Rankin presents his compliments to his Lordship and party, and hopes they will kindly accept the humble offering of a fellow voyageur—Good Abbitibi mutton — Dancing Portage. ” L'original de cette lettre sera conservé dans les archives de l'évêché d'Ottawa. Soigneusement déposés sur des écorcés de bouleau, sous un abri de feuillage, nous trouvâmes deux gros quartiers de ce mouton d'Abbitibi qui, pour les repas suivants, fournit à notre cuisine des grillades succulentes et d'excellents bouillis.

Pour revenir d'Abbitibi comme pour y aller, ce sont dans le voyage les mêmes charmes et les mêmes agréments. Canot qui glisse léger sur la surface des eaux, conversations agréables, réflexions plus ou moins philosophiques, discussion sur un point de théologie, lectures distrayantes, récitation du saint office sous le regard de Dieu au sein d'une grande nature, flots de lumière versés par un soleil prodigue, vastes nappes d'eau sur ces lacs aux rivages lointains, rivières capricieuses, sauts blanchissants d'écume, îles pittoresques, rochers aux formes bizarres, côtes découpées en dentelles de verdure ; air délicieux, fraîches matinées, souffle de la bise, journées chaudes et vivifiantes, exhalaisons embaumées, des cèdres et des sapins odorants, repas champêtres sur les pierres du rivage ; courses effrénées dans les bouillons irrités des rapides, marches à l'ombre sous une voûte de feuillage dans une route facile ou par un sentier abrupte ; soirées calmes et tranquilles, silence des bois profonds, ciel brillant d'étoiles, lune qui reluit sur le miroir des grands lacs, tableaux mystérieux, arbres altiers qui mirent leurs têtes superbes dans les eaux transparentes, feu qui pétille à travers les ombres, chant pieux des cantiques et prière du soir, échos sonores qui chantent et prient avec nous, sommeil au grand air, quelques fois gouttelettes de pluie qui tombent monotones

sur la toile de la tente pendant que vous reposez chaudement enveloppés dans vos couvertes, enfin c'est une réunion et une variété d'incidents et de beautés naturelles qui récréent le regard, reposent l'esprit et réjouissent le cœur.

Nous filons toujours. La hauteur des terres, en cet endroit, se trouve être la limite entre la province de Québec et la province d'Ontario, ou plutôt le territoire qu'Ontario prétend s'annexer. L'hiver dernier la ligne a été tirée par un parti d'arpenteurs envoyés conjointement par le gouvernement des deux provinces-sœurs. Là aussi se termine le royaume du pin blanc qui règne en maître dans toute la vallée de l'Ottawa. De l'autre côté de la ligne, sur les bords du lac des îles, du lac Champlain et du lac Abbitibi, les arbres ont perdu de leur hauteur et de leur grosseur; et il en est ainsi, paraît-il, jusqu'à la Baie d'Hudson. On trouve bien encore ça et là des épinettes aux proportions considérables, mais elles font exception. A la hauteur des terres aussi finit la patrie des orignaux pour faire place à celle des caribous qui poussent leurs troupeaux voyageurs jusqu'aux glaciers de la mer du nord. Le bon Dieu qui a donné un pays à chaque peuple, semble avoir fixé une zone particulière pour être le domaine de chaque race d'animaux sauvages. Il a voulu que toute la terre fut habitée.

Nous arrivons jeudi à 6 h. p. m., au lac des Quinze. Il est statué, paraît-il, que nous naviguerons sur ce beau lac, toujours dans une auréole de poésie et de soleil couchant. D'abord je dois réparer une calomnie que je me suis permise à son endroit : je vous ai dit dans une lettre précédente qu'il avait quatre lieues de long, ceci doit s'appliquer à la seule baie que nous traversons; quant au lac lui-même il a une longueur de pas moins, me dit-on, de soixante milles. La bise du soir, après les chaleurs de la journée, rafraîchissait nos fronts brûlants, et notre canot dansait sur la lame. Il faisait bon, au sein de ces paysages enchanteurs, sous les reflets de cette douce lumière, de lire "La descente des Iroquois dans l'île d'Orléans," "Le rêve d'une jeune Huronne," et quelques pages "d'Évangéline." Je m'applaudis de la bonne idée que j'ai eue de faire une trouée dans votre bibliothèque avant de partir. Nous ayons "Tout pour Jésus," par

Faber ; " Biographie de Mgr Plessis," par Ferland ; " Les Canadiens de l'Ouest," par Tassé ; " Les sociétés secrètes," par Claudio Jannet ; " Philosophie de l'histoire contemporaine," par le P. Deschamps ; " Les libertés populaires au moyen-âge," par Guérin ; " Les massacres de la commune," par Guérin ; " Les plaidoyers de MM. Hamel et Lacoste en faveur de l'Université Laval " ; " Fabiola," par Wiseman, et les " Essais poétiques," par Lemay, etc. Ces livres sont étalés sur le bagage dans le canot, il y en a pour tous les goûts ; Monseigneur, je crois, a entrepris de les dévorer tous. Il n'y a rien d'agréable comme ces lectures de voyages, libres, nonchalantes, faites entre deux conversations, interrompues sans scrupules pour contempler une haute montagne qui porte sa tête dans les nuages, ou un lac immense aux rives inconnues.

Le sol autour du lac des Quinze, du lac Barrière, le long de la rivière Ennuyante, est uni, sans montagnes, sans rochers, tout à fait arable, il m'a paru d'excellente qualité ; les bois qu'il produit sont le pin blanc, l'épinette, le cèdre, le sapin, le tremble et le bouleau ; en plus d'un endroit j'ai vu de l'érable et du mérisier. Ces terres sont-elles propres à la culture et à la colonisation ? Je n'en doute pas ; des personnes qui sont depuis longtemps dans ce pays l'affirment. Remarquez que nous ne sommes pas ici plus au nord que le lac Saint Jean, la saison d'été est aussi longue qu'à Québec ; les fermes qui sont ouvertes sur les bords du lac Témiscamingue produisent toutes sortes de légumes et de céréales. Qui sait si dans cinquante ans la race canadienne n'aura pas étendu ses rameaux jusque dans cette partie de son domaine, si ces beaux lacs ne seront par entourés de riches campagnes aux moissons dorées, si ces rivages ne seront pas bordés de villages florissants et de villes superbes, si ces eaux ne seront pas sillonnées par des bateaux à vapeur qui écoulent les produits d'un commerce considérable.

Ces forêts ne connaissent pas encore les coups de la hache destructive, les chantiers ne sont pas arrivés jusqu'ici. Cependant dernièrement les marchands de bois ont acheté des limites jusqu'à la hauteur des terres, et ils se proposent de les exploiter. — Même afin d'éviter le rapide des Quinze où

les billots seraient exposés à tant de retards et d'accidents, on parle de pratiquer un canal, en s'aidant du cours de quelque rivière, depuis le lac des Quinze jusqu'au lac Témiscamingue. L'hiver dernier des arpenteurs du gouvernement seraient venus explorer le terrain dans ce but.

Jamais je ne passai de meilleure nuit qu'à la tête des Quinze. La tente est dressée sur la pierre, une couverture est étendue sur ce solide matelas, la valise sert de traversin, sur la valise on met un oreiller, et sur l'oreiller sa tête. Puis enroulé dans une chaude couverture, sur ces *Témiscaming feathers*, comme disait le grand Vicaire O'Connor, sur ce duvet de Témiscamingue, vous dormez jusqu'au matin du sommeil du juste ou, ce qui est tout un, du sommeil du missionnaire.

Vendredi à 8½ hrs. a. m., nous entreprenions le premier portage des Quinze, et à 5 hrs. p. m., notre canot se balançait fièrement au pied du dernier rapide, nous avions pris deux heures de moins que pour monter. Aussi nous avions pour nous le courant et une température plus fraîche; de plus nous sautâmes quelques rapides, la frêle embarcation bondissant sur la vague écumante. Une fois entr'autres une vague irritée s'élança par dessus bord, et voilà du coup les lits, les pains, la blague à tabac et le *census* du P. Nedelec à la nage au fond du canot.

À l'avant dernier rapide nous trouvons sur la côte, dans une enveloppe en écorce de bouleau, une nouvelle lettre à l'adresse de Monseigneur. "Steamship *Chasseur* H. B. line, homeward bound, passed here wednesday 9.30 a. m., all well. Engines working admirably. Full steam on; lots of coal, Captain." H. B. line veut dire : ligne de la compagnie de la Baie d'Hudson. M. Rankin, en souvenir sans doute de l'heureuse chasse qu'il avait faite sur la rivière Sainte-Thérèse, venait de baptiser son beau canot neuf du nom de "Chasseur."

Pour nous, nous ne vîmes aucun ours. Le seul ennemi de la race humaine que nous rencontrâmes sur notre passage est un serpent qui traversait à la nage la rivière Mattawan; il déroulait, comme aurait dit Virgile, ses anneaux tortueux sur la surface de l'eau. Mais il ne dardait aucunement sa langue sifflante dans sa gueule béante, et il ne s'attaqua à

aucun Laocoon ; au contraire, par tous les moyens il cherchait à s'enfuir, lorsque notre gouvernail, un parent sans doute de l'homme de la fable, lui cassa la tête de son aviron, en lui faisant cette harangue ;

Symbole des ingrats ! être bon aux méchants
C'est être sot ; meurs donc : ta colère et tes dents
Ne me nuiront jamais.

Deux fois au pied des rapides, pendant que les hommes transportait le bagage, avec une ligne nous primes notre déjeuner. De temps en temps nous apercevions au fond des baies des bandes de jeunes canards qui prenaient leurs ébats. Nous aurions bien aimé les voir à la broche ou au fond de la marmite, mais la difficulté était de les approcher. Une fois nous entreprîmes d'en poursuivre une couvée, la mère en tête, à la vitesse de douze milles à l'heure. Enfin après une course effrénée, au moment où nous croyions les tenir, les coquins nous échappèrent, les uns en se perdant dans le bois, les autres en plongeant sous les eaux ; et un seul tomba sous les coups des avirons. Nous renoncâmes à la chasse, le métier ne payait pas. De temps en temps aussi, des mauves au blanc plumage nous suivaient sans crainte et sans défiance, voltigeant autour de notre canot. Trois fois nous aperçûmes planant au haut des airs un aigle aux ailes étendues qui poursuivait sa course majestueuse. On nous montra tout-à-fait à la tête d'une épinette élevée, se coiffant le sommet comme d'une énorme couronne, le nid aérien où le roi des airs nourrit ses jeunes aiglons. Cependant, en général, nous n'entendons que peu gazouiller la gent ailée ; et ces immenses solitudes nous paraissent enveloppées, dans un silence profond, vaste et morne.

Vendredi nous passâmes la nuit à l'endroit où l'Ottawa se jette dans le lac Témiscamingue. M. McBride mit généreusement sa maison à notre disposition ; mais, comme il faisait chaud, nous préférâmes dormir sous la tente. La nuit fut splendide, j'eus tout le loisir d'admirer la lune argentée et les étoiles scintillantes ; tous les brulots du pays, je crois, s'étaient donné rendez-vous dans notre tente. A deux heures, ne pouvant plus tenir en place, je me levai et j'attendis le

jour en me promenant sur le rivage silencieux. Au lever du soleil, Monseigneur célébra la sainte messe dans la même maison où il l'avait dite quelques jours auparavant.

Autour de chez M. McBride il y a une trentaine de familles écossaises, métisses et sauvages. Une dizaine de fermes sont en opération. Monseigneur reçut la visite de deux jeunes Burwash, autrefois de Saint-Eugène, qui ont pris des terres dans les environs et qui sont très contents de leur sort. La terre est excellente, la moisson a la plus belle apparence, déjà les blés sont parvenus à leur maturité. Tout près d'ici, sur les bords de la rivière La Loutre et de la rivière Blanche, il y a de l'espace pour jeter dix paroisses, et pourquoi pas vingt? Le gouvernement est sur le point de faire arpenter deux townships qui sont déjà marqués sur la carte, le township Guigue et le township Duhamel. Un steamboat doit naviguer sur le lac dès l'année prochaine; il sera sans doute destiné surtout à remorquer le bois qui sortira des chantiers, mais en même temps il servira à écouler les produits de ces fermes lointaines.

Au fond du lac Témiscamingue arrivent en trépid trois grandes rivières de trois côtés différents, l'Ottawa au milieu, la rivière Blanche sur la droite et la rivière La Loutre sur la gauche. La rivière Blanche a trois embouchures, dont l'une porte le nom de rivière du Diable, c'est ici que la ligne entre Ontario et Québec quitte le cours de l'Ottawa, pour gagner la hauteur des terres. Pour raccourcir notre route, nous remontons la rivière du Diable pour descendre ensuite la rivière Blanche proprement dite. En considérant cette terre d'alluvion et les bois-francs qui ombragent les rivages, nous aurions pu nous croire transporter dans une campagne des environs de Montréal; et après avoir voyagé si longtemps à travers les pins et les épinettes nos yeux se reposaient agréablement au spectacle des ormes, des frênes et des chênes au feuillage sombre et luxuriant.

Nous vîmes dîner dans une île à trois milles de Témiscamingue. Les sauvages se proposaient de venir au devant de Monseigneur avec une grande pompe; mais l'homme propose et Dieu dispose. Il s'éleve un fort vent du large, et il est impossible aux canots d'ordinaire dimension de s'aven-

turer sur la houle, seul le "chasseur" de M. Rankin peut tenir la mer, le voici venir à notre rencontre avec le bourgeois à bord. Le spectacle est vraiment grandiose, le lac est sombre, de grosses vagues d'au moins six pieds de hauteur se suivent à pleines dents en renversant leurs sommets blanchissants, vous diriez une armée de chevaux blancs au galop agitant leur crinière. Le canot monte, descend, monte encore et recule avec le flot qui l'apporta. Il est beau de voir William Cromalty, avec son œil d'aigle, debout à l'arrière du canot, son grand aviron à la main; prenant la vague tantôt en flanc, tantôt en travers; au milieu du silence solennel il dit un mot et tous les avirons se modèrent, il prononce un monosyllabe bref et sec, tous les avirons ensemble, mus comme par un ressort, nagent et travaillent dru et fort. Cromalty a la conscience de sa position, il sait qu'il a dix vies entre ses mains. Mais ne crains rien, pilote, tu portes César et sa fortune.

Toute la mission attend à genoux sur la grève, deux cents pavillons flottent au vent, la mousqueterie ébranle les airs, et une forte odeur de poudre dit comme c'est grande fête à Temiscamingue. La procession se met en marche, nous avançons entre deux rangées de jeunes érables, nous passons sous des arches de verdure faites avec des branches d'érable. L'érable est partout bienvenu.

Du Canada, c'est l'érable chéri,
L'arbre sacré, l'arbre de la patrie.

Allons! assez pour aujourd'hui; je remets à ma prochaine lettre les détails de la visite et la description de cette belle mission.

Adieu, à revoir bientôt.

Je demeure toujours avec la plus haute considération,
Monsieur le Grand-Vicaire, votre très dévoué et très obéissant serviteur,

J. B. PROULX, Ptre.

Au Rév. J. O. ROUTHIER, V. G.,

Curé de Sainte-Anne, Ottawa.

MGR D'OTTAWA DANS LES MISSIONS SAUVAGES.

Témiscamingue, 16 août 1881.

Monsieur le Grand-Vicaire,

Nous partons cet après-midi à 3 h., et avant que nous nous embarquions, je vais, toujours pour obéir à votre désir, coucher sur le papier la relation de ce que, depuis trois jours, j'ai vu et entendu au grand Témiscamingue.

Témiscamingue est l'un des plus beaux sites que l'on puisse imaginer. Deux pointes s'avancent dans le lac en face l'une de l'autre et le traversent presque entièrement, ne laissant entre elles qu'un chenal de cinq ou six arpents; aussi les sauvages appellent-ils cet endroit *opatchionang*, ce qui veut dire *détroit*. Sur la pointe est se trouve le fort de l'honorable compagnie, sur la pointe ouest la mission catholique. La maison des Pères et le couvent sont bâtis à une petite distance de la grève, de manière à laisser devant la porte l'espace pour un jardin potager où, à cette époque de l'année, s'étalent des fleurs de toutes variétés et de toutes couleurs. A deux arpents en arrière sur une petite élévation se dresse la chapelle dominée par une colline à la croupe arrondie, couverte de trembles, de chênes et d'érables. Au sommet de la colline on voit un oratoire auquel on arrive par un sentier large et bien travaillé, qui serpente aux flancs d'une côte abrupte et coupée en précipice; ce sentier me rappelle la promenade qui circule autour des bâtisses du Parlement, à Ottawa. En arrière encore s'élève une large montagne aux énormes assises qui domine à son tour la colline de toute sa tête élevée. De la chapelle vous avez une vue libre sur le lac d'un côté à 6 milles de distance, de l'autre côté à 22 milles; et tout autour l'horizon est borné par des baies profondes et des mamelons verdoyants.

La chapelle toute neuve, bâtie seulement depuis trois ans, a 50 pieds sur 25; elle est couverte en bardeaux et sa flèche élancée, étincelant aux rayons du soleil, se voit de loin sur les eaux du lac. La cloche qui pèse 500 livres, trois fois par jour, redit l'angelus aux échos d'alentour. Les murs de l'église, à l'intérieur, sont imités en pierre de taille, la voûte en est élancée, les châssis sont en couleurs et représentent

des sujets bien choisis; le jubé possède un harmonium dont les sons mélodieux relèvent la solennité des fêtes religieuses, l'autel est construit dans le style gothique et au-dessus de la plus haute flèche trône, comme une reine, une belle grande statue de Marie-Immaculée. A raison de la circonstance, un trône pour l'évêque avait été préparé vraiment somptueux, grâce à la générosité de la famille Rankin qui avait mis à la disposition de l'église tout ce que le magasin du fort renferme d'étoffes précieuses; de chaque côté de l'autel le crayon du F. Débigarré avait fait ressortir des colonnes et des pilastres élégants; enfin le petit temple était orné avec un goût délicat qui indiquait que la main des religieuses avait passé par là.

Avec leur permission je vais vous présenter aux maîtres de céans : d'abord au Rév. Père supérieur, le P. Pian, qui a deux maisons sous son autorité, celle de Temiscamingue et celle de Mattawan, et dont la juridiction s'étend sur une paroisse vaste comme un royaume. En second lieu, voici le bon, doux, affable Rév. P. Laverlochère, si bien connu par toute la province de Québec, "le fondateur des missions de la baie d'Hudson qui est revenu en 1868 à Temiscamingue sur l'ordre de ses supérieurs pour y passer le reste de ses jours au milieu de ses chers sauvages, et pour les édifier par sa patience et sa résignation à la sainte volonté de Dieu au milieu de ses longues et pénibles infirmités" (ces dernières paroles sont extraites de l'*Album des Familles*, numéro du 1^{er} janvier 1881.) Trois autres Pères appartiennent aussi à cette maison : le Rév. P. Mournier qui, après avoir fait connaissance avec ces missions dès 1867, depuis trois ans est revenu à ses premiers amours; le Rév. P. Nèdelec qui visite les missions d'Abbitibi, de la baie d'Hudson, du fort William et de Golden Lake, et du Rév. P. Guéguen, qui visite le Grand Lac, le lac Barrière ainsi que les missions du haut de la Gatineau et du haut du Saint-Maurice. Ce Père a eu l'occasion de traduire les avis que donnait Monseigneur, il parle le sauvage avec une facilité vraiment extraordinaire. Deux Frères scholastiques, les F.F. Blais et Cahill, résident ici depuis deux ans pour trouver la santé dans le grand air du lac et des montagnes, mais en même temps ils savent se rendre

utiles, le F. Cahill entre autres choses est chargé de l'école des petits garçons. De plus cette maison possède trois Frères convers, les F.F. Moffatt, Verrette et Débigarré. Tout le monde sait que ces bons Frères, en s'occupant des travaux matériels et extérieurs, pendant que les Pères courent après les brebis du Seigneur à travers les forêts, sont un véritable trésor pour les missions. Ici, sous la haute direction de leur supérieur, il font marcher deux fermes où l'on récolte jusqu'à 600 minots de patates, 200 minots de blé, 150 minots de pois, etc. Quel secours inappréciable pour ces missions où les dépenses de voyage et de toute sorte sont si considérables.

Dimanche, à 6 hrs., il y eut messe pontificale, avec prêtre assistant, diacre et sous-diacre d'honneur, diacre et sous-diacre d'office; M. Robert s'acquittait à merveille de ses fonctions compliquées de maître des cérémonies. Aux balustres s'élevait un pain béni à sept étages. La messe du second ton fut chantée par un cœur bien exercé, l'harmonium accompagnait. La nef était remplie d'une foule compacte, le chœur ressemblait à celui d'une cathédrale. Après le chant du *Gloria*, il y eut une ordination, la première que voyait cette mission lointaine, le R. Cahill reçut les ordres moindres. L'assistance recueillie suivait avec le plus grand intérêt ces cérémonies nouvelles pour elle et remplies de si profondes significations. Du haut de son trône, la statue de la Vierge immaculée, tendant ses mains vers lui, semblait sourire à son oblat. Après la messe on fit la procession solennelle du Saint-Sacrement. Le reposoir avait été préparé au sommet de la colline, dans cette petite chapelle que Monseigneur affectionne particulièrement, et où, il y a cinq ans, il administra le sacrement de confirmation et dit la messe jusqu'à trois fois. Le chemin avait été balisé; d'ailleurs les arches qui bordent la route, étendant leurs branches audessus de nos têtes, forment sur tout le parcours une arche continue de feuillage et de verdure. La procession, bannières déployées et croix en tête, déroula ses replis dans le sentier tortueux au chant des hymnes et des cantiques, et grimpa à pas lents la pente rapide. L'oratoire était tapissé de branches déracinées et l'autel était orné de fleurs naturelles. La foule s'agenouilla en face du reposoir. De là nous voyons

à nos pieds la chapelle, l'établissement des Pères, le Fort et la plaine liquide bordée de ses paysages enchanteurs. Le spectacle était d'une grandeur indicible quand, après le *Tantum ergo*, l'évêque se retourna, tenant l'ostensoir entre ses mains, pour faire par 3 fois le signe de la croix sur la foule prosternée. Jésus Eucharistique, du haut de ce trône bâti au sommet d'un rocher, de cette nouvelle montagne de Sion, semblait jeter un regard de complaisance sur les travaux des dévoués missionnaires et bénissait avec amour cette terre autrefois infidèle et aujourd'hui si chrétienne.

Au retour de la procession, le Saint-Sacrement fut exposé pour l'exercice des Quarante-Heures, et toutes les heures du jour et de la nuit il resta dans l'église nombre d'adorateurs qui priaient et chantaient. Le soir l'autel étincelait de lumières, de fleurs et de couronnes artistement disposées; toute la mission se pressait dans la chapelle devenue trop étroite pour contenir la foule, l'évêque présidait; et pendant plus d'une heure, récitation du chapelet, cantiques, amendes honorables, doux soupirs de l'harmonium; c'était une succession non interrompue de prières à haute voix et de chants pieux. Plongé comme dans une atmosphère de dévotion, qui ne se serait senti touché jusqu'au fond du cœur? Quel changement! me disais-je; quelques années passées, ces pauvres sauvages étaient plongés dans l'ignorance de l'idolâtrie et dans les horreurs des superstitions les plus grossières; aujourd'hui ils connaissent les secrets et ils goûtent les douceurs de la piété! Quels sujets de mérites pour les apôtres qui leur ont apporté la bonne nouvelle! *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem!* Quelles sources de bénédictions pour la congrégation religieuse dont ils sont les membres et les enfants.

Lundi et mardi matin Monseigneur donna la confirmation à 98 personnes. Les sauvages de Témiscamingue me paraissent avoir un air de civilisation que n'ont pas ceux de l'intérieur. Ils vivent plus près du missionnaire. Ils ont avec lui des rapports plus fréquents; et de plus, l'on sent que l'influence bienfaisante de la religieuse a passé sur ces existences primitives et en a modifié les habitudes. Outre l'entretien de l'église et de la sacristie; outre le soin d'un hôpital et la

visite des malades à domicile, les sœurs de la Charité soutiennent une école qui, l'été, est fréquentée généralement par 60 à 70 écoliers et écolières; même au temps de la mission, le nombre s'en élève jusqu'à une centaine. Mais ce sont des oiseaux voyageurs, l'hiver, au temps de la chasse, il n'est pas facile de les retenir en cage. Pourtant plusieurs resteraient volontiers à l'école s'il avait les moyens de les entretenir et de les nourrir. Quelle patience ne faut-il pas à ces bonnes maîtresses pour communiquer, comme en se jouant, les éléments de la science et les vérités de la religion à ces intelligences jeunes, neuves, trop souvent impatientes du joug et presque toujours inconstantes dans leur assiduité. Les religieuses aussi élèvent des orphelines, lesquelles, en se mariant, retournent dans les forêts, au milieu des leurs, et elles apportent avec elles des semences de piété, d'ordre et de politesse qui produisent, avec le temps, les fruits et les résultats les plus satisfaisants. Les femmes ici portent le chapeau, mais il est simple et uni, et il ne change pas de forme, paraît-il, avec les quatre saisons de l'année.

Lundi à midi nous allons prendre le dîner au fort où Mademoiselle Ella Rankin fait avec grâce les honneurs de la maison. M. Rankin a conservé les vieilles traditions de politesse franche et aisée qui distinguaient à un haut degré les anciens officiers de l'honorable compagnie. Le fort de Témiscamingue est environné d'une palissade qui peut avoir deux ou trois arpents de circonférence; une petite colline en arrière le domine de son sommet couvert de pins. La maison du bourgeois est peinte avec élégance, devant s'étend une verte pelouse au milieu de laquelle s'élève un arbre aux branches étendues, le chêne de Saint-Louis, où, dans les beaux jours, l'aimable *Chief Factor* prend le thé avec ses amis ou bien traite les affaires de son vaste commerce. Les autres bâtimens du fort, au nombre d'une douzaine, ainsi que la palissade, sont blanchis à la chaux, ce qui donne un grand air de propreté à l'établissement. On nous fit visiter un vieux magasin qui remonte, dit-on, à plus de cent ans d'existence et qui a dû voir les jours de Murray ou de Carleton.

A notre retour du fort les petits garçons du F. Cahill et les petites filles de Sr Colombe attendaient Sa Grandeur à la

porte du presbytère, les parents faisaient cercle derrière leurs enfants. Monseigneur, assis dans un fauteuil sur la galerie, reçut leurs hommages ; une petite canadienne et un petit sauvage lui présentèrent, chacun à leur tour, un bouquet avec une adresse bien préparée et bien récitée. Monseigneur, après leur avoir donné des conseils appropriés à leur âge, leur distribua des médailles, les mères apportaient leurs poupons dans leurs bras, il en sortait de partout ; le P. supérieur était surpris qu'il y eût tant d'enfants dans la mission, le généreux donateur en fut quitte pour douze douzaines. La petite séance avait commencé par une chanson en français, elle termina par ce chant latin : *Vivat Pastor noster*. Tout le monde sait que les sauvages manquent de la lettre *v* dans leur alphabet, ils prononcent plus facilement, paraît-il, la lettre *b*. C'était un plaisir d'entendre les petits malheureux chanter à tye-tête, avec ensemble et entrain : *Bibat Pastor noster*.

Suivit une cérémonie bien étrange et qui nous amusa fort. Il s'agissait de donner un nom à Monseigneur et à ceux qui l'accompagnaient. D'abord les chefs tiennent conseil, ils nous examinent des pieds à la tête, et, après mure délibération, ils s'arrêtent sur le nom à donner. Puis un d'entre eux vous prend par la main et vous nomme de votre nom nouveau, la foule le répète, il vous nomme trois fois, la foule répète trois fois ; ensuite, sautant et dansant à vos côtés, il lâche un grand cri : hou ! hou ! hou ! la foule reprend hou ! hou ! hou ! la danse augmente en activité, les cris en intensité, jusqu'à ce qu'enfin ce soit une véritable tempête. Quand vous êtes descendu de dessus la sellette, la même cérémonie recommence en l'honneur d'un autre ; si vous le pouvez, *risum teneatis amici*. D'abord le chef de Témiscamingue nomme Sa Grandeur, il l'appelle *Wiasechkang*, "celui qui répand la lumière" ; ensuite le chef de la Chippewa baptisa M. Rankin *Kitchisdjibik*, "la grande racine" ; parce que le puissant bourgeois, dans sa richesse, va chercher au loin la nourriture qui soutient les pauvres sauvages. Puis vint mon tour, le chef de Témiscamingue me donna le nom *Aiamienijawlkawaang*, "le saint temps clair," ou, dans un sens moins mystique, ce qui signifie "le bon vive-la-joie." Enfin

quatre principaux d'entre les sauvages nommèrent M. Robert, la R. Sœur Christine, Mademoiselle Ella Rankin et le jeune Rankin, bébé de deux ans. M. Robert fut appelé *Kisisowabikon*, "la fleur du soleil"; la Sœur Christine, *Ojawach*, "la feuille verte"; mademoiselle Rankin, *Okimakijigok*, "la reine du jour," et le bébé, *Kamiskwawa*, "celui qui tient la plume." Pour terminer la cérémonie, le chef de Témiscamingue fit une harangue en paroles imagées dans laquelle il remerciait Sa Grandeur d'être venue porter la joie et la lumière chez ses enfants d'*Opatchsinang*. Monseigneur répondit, le P. Guéguen interprétait; il termina sa réponse en annonçant que M. Rankin s'unissait à lui pour donner à tous les sauvages un grand festin. Toutes les bouches répétaient à demi-voix : Oua ! oua ! oua ! Migwetch. On ne reçoit pas un nom pour rien, il faut bien payer le baptême. La joie était au comble.

Mardi, après la déposition du saint sacrement et une grande messe chantée pour les défunts, eut lieu la visite au cimetière. Le champ des morts est situé de l'autre côté du lac, près du fort, où l'on voit encore l'ancienne chapelle bâtie par M. Bellefeuille. On se rend en procession au riyage; Monseigneur, revêtu de la chappe noire et mitre blanche en tête, prend place sur un siège dans un grand bateau. En un instant le détroit est couvert de canots qui vont, viennent, se croisent en tous sens pendant que tous, hommes, femmes et enfants chantent le *Miserere* en sauvage. Arrivée sur l'autre rive, la procession se reforme et monte au cimetière, qui s'étend sur le flanc de la colline, bien arrangé, proprement clôturé et ombragé çà et là par de jeunes pins toujours verts. Au milieu s'élève la grande croix noire sur un tertre destiné à la sépulture des Pères Missionnaires. "Après avoir passé, me disait le Rév. P. Laverlochère, la plus grande partie de ma vie au milieu de mes chers sauvages, il est bien juste que, après ma mort, je vienne dormir et reposer avec eux."

Au retour du cimetière, Monseigneur fit ses adieux aux sauvages. Il les félicita sur la bonne volonté qu'ils avaient montrée en aidant à la construction de leur chapelle. Il leur dit que, d'après ce qu'il avait vu à Témiscamingue et à Abbitibi, il serait heureux de rapporter aux associés de la Propa-

tion de la Foi, que leur argent et leurs sacrifices n'étaient pas perdus. Il les mit en garde contre les tentations de l'orgueil, les séductions de la vanité et les superfluités de la toilette. Enfin, il leur rappela que le seul moyen qu'ils avaient de se soutenir dans le bien pendant les longs mois qu'ils passaient loin de leurs missionnaires, était en général, le recours fréquent à la prière, et en particulier la dévotion à notre bonne mère la Vierge Marie.

Si vous désirez, Monsieur le Grand Vicaire, connaître plus à fond cette mission et son histoire, je vous renvoie à un travail bien pensé et bien écrit qui a paru dans l'*Album des Familles*, 1er janvier, 1881. En voici quelques extraits qui reviennent à mon sujet et qui me paraissent tout à fait intéressants :

“ Les seules notes qu'on ait pu retrouver au sujet de la mission de Témiscamingue remontent à 1835, alors que M. Bellefeuille, prêtre de Montréal, y fit une mission qu'il renouvela en 1836, 1837 et 1838. En 1839, M. Poiré, autre prêtre de Montréal, et en 1841, M. Moreau, aussi de Montréal, vinrent successivement évangéliser les pauvres sauvages, les pauvres enfants des bois.”

“.....“ Le R. P. Laverlochère, en 1844, fut le premier Oblat missionnaire de Témiscamingue et de la baie d'Hudson, lequel a su si bien raconter autrefois, dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, ses voyages, ses missions, ses travaux et ses aventures parmi les sauvages qu'il visita successivement avec les Pères Clément, Garin, Armand, Pallier, jusqu'en 1852, époque où, accablé de rhumatismes et d'infirmités, il fut obligé de laisser à d'autres le soin des pauvres sauvages qu'il avait tant aimés.”

“ Après lui, nous voyons successivement apparaître sur le même théâtre, les Pères Déléage, Pian, Lebret, Mourier, Guéguen, Nédelec, Poitras et Prevost qui ont tour à tour défriché leur part du vaste champ confié au zèle de leur congrégation. En 1862, on sentit enfin la nécessité de se fixer définitivement au milieu des sauvages, dont la profonde misère et l'incessante prière appelaient à grands cris la présence des missionnaires.”

“.....“ C'est le 11 mai 1863 que le R. P. Pian arrivait à

Témiscamingue pour jeter les fondements de cette résidence si nécessaire et désirée depuis si longtemps. “ Avec l’aide d’un sauvage, écrit ce bon Père, et quelquefois des commis du poste de la compagnie de la baie d’Hudson, cette petite résidence mesurant huit mètres sur six, se trouva terminée et en état de recevoir les Pères Lebret et Mourier le 12 octobre 1863, jour où nous sommes entrés dans cette nouvelle demeure. Pour tout meuble nous n’avions qu’un banc : nous couchions sur le plancher, les pieds tournés vers la cheminée, sans crainte de faire une chute. Si Ste. Thérèse avait visité notre maison, elle n’y aurait certainement rien trouvé de contraire à la pauvreté.” (*Lettre du R. P. Pian, 1er mars 1864.*)

Je puis ajouter que ces traditions et ces habitudes de pauvreté évangéliques se sont conservées à Témiscamingue ; le mobilier n’y est pas somptueux, les chambres ne renferment pas les trois chaises permises par la règle ; au réfectoire il n’y en avait qu’une, elle était pour l’évêque et les autres s’asseyaient sur de longs bancs comme à l’école.

“ En 1864, au mois d’août, S. G. Mgr. Guigues, évêque d’Ottawa, voulut bien venir bénir, au nom du bon Dieu, cette nouvelle résidence et en même temps donner la confirmation aux sauvages qu’évangélicisaient les Pères. Après le départ de Sa Grandeur, le P. Pian ne resta pas les bras croisés. Avec un petit Canadien qu’il avait à son service, puis un petit sauvage et le vieux l’Ecrevisse qu’il avait engagé cet automne, il réussit à faire des billots, à scier de la planche et à travailler si bien la nouvelle allonge que, le 25 mars 1865, il y avait une autre chapelle dans le haut de la nouvelle pièce ; l’autel et le tabernacle étaient prêts. Le dimanche, 26 mars, les Pères célébrèrent pour la première fois le saint sacrifice de la messe dans la nouvelle chapelle.

“ Mais les Pères ne se bornaient pas à améliorer le côté matériel de leur mission. Ils savaient qu’ils avaient des âmes ignorantes à instruire, des orphelins à recueillir, des malades à soigner. Pour cela il leur fallait des coadjutrices, des sœurs de Charité. Le R. P. Pian s’adressa donc à Mgr Guigues, évêque d’Ottawa, pour cette affaire importante qui éprouva d’abord de grandes difficultés, mais enfin que le bon

Dieu couronna d'un plein succès ; car en 1866, le 17 octobre, le R. P. Pian remontait d'Ottawa à Témiscamingue accompagné de deux bonnes sœurs Grises, sœurs Raisenne et Vincent. Dès leur arrivée il fallut s'occuper de construire une nouvelle maison. Le R. P. Pian se mit aussitôt à l'œuvre pour faire préparer le bois de la maison neuve qu'il fit élever dans le courant de l'été."

Le couvent aujourd'hui renferme quatre religieuses qui s'y dévouent à toutes les œuvres de leur vocation. Sœur St. Antoine, la supérieure, sœur St. Vincent, sœur Colombe de Jésus, et sœur Christine de Jésus."

"L'année 1876 fut une année mémorable pour Témiscamingue, honoré à cette époque de la visite de Mgr Duhamel, digne successeur de Mgr Guigues, décédé en 1874, et du R. P. Soulier, envoyé par le R. P. Supérieur Général de la congrégation en qualité de visiteur de la province du Canada."

C'est donc pour la seconde fois que Mgr Duhamel visite cette mission. Je me félicite de l'heureuse fortune que j'ai eue de l'accompagner. Outre les agréments d'un voyage incomparable j'ai pu voir de mes yeux les prodiges qu'enfantent dans ces solitudes, loin du regard des hommes, le zèle et le dévouement apostoliques ; et sur le théâtre de leurs travaux, j'ai appris à admirer et à aimer de plus en plus ces infatigables missionnaires qui cultivent, dans la vigne du Seigneur "un champ dont la longueur embrasse 1,800 milles, c'est-à-dire 600 lieues, et dont la largeur n'est pas moins de 600 milles, 200 lieues. Les principaux postes qu'ils parcourent sont les missions du Saint-Maurice, d'Abbitibi, de la baie d'Hudson, du fort William, de Golden Lake ; sans compter les postes secondaires des lacs Keepawe et Timagoming et Matawagamang."

Je ferme ma lettre ; j'entends les préparatifs du départ, je vois par la fenêtre toute la population en émoi. Nous partons donc pour le retour. En attendant le plaisir de vous revoir, croyez que je demeure toujours, avec la plus haute considération,

Monsieur le Grand-Vicaire,

Votre très dévoué et obéissant serviteur,

J. B. PROULX, Ptre.

MGR D'OTTAWA DANS LES MISSIONS SAUVAGES.

MATTAWAN, 18 août 1881.

Monsieur le Grand-Vicaire,

Mardi, 16 août à 3 h. p-m., nous faisons nos adieux au grand Témiscamingue et à la colonie des dévoués missionnaires au milieu desquels nous avons passé trois jours d'un si pieux et d'un si doux repos. Nous échangeons l'aviron pour la rame et nous prenons place à bord d'un bateau ; équipage et passagers, nous sommes au nombre de vingt-sept, trois doivent débarquer à la Chippewa, les vingt-quatre autres continuent leur route jusqu'à Mattawan. Nous avons le plaisir d'avoir encore pour compagnons de voyage les R.R. P. R. Pian et Nédelec, ainsi que M. Rankin qui veut se montrer aimable jusqu'au bout. Vingt canots, tous pavoisés, nous accompagnent à trois milles de distance, jusqu'à la *Pointe à la barbe*, et un vieux sauvage, rieur et narquois comme un vieux manitou, voyant que je tressaille à chaque détonation, au grand amusement de tous, prend plaisir à me décharger son fusil dans les oreilles. Le *Stella*, qui semble regretter de se séparer de nous, porte à son bord les religieuses et *Okimakijigok*, "la reine du jour."

Autrefois, les bourgeois de la compagnie, après de longs voyages à travers les rivières, les marais et les sables, souvent couverts de boue et de poussière, avant d'arriver au milieu des leurs, pour pouvoir se présenter dans un état convenable à leur dignité, s'arrêtaient à une certaine distance du fort pour faire leur toilette et se raser la barbe ; de là le nom significatif de *Pointe à la barbe* qu'on retrouve sur un si grand nombre de lacs par tout le territoire du Nord-Ouest.

Enfin, le moment de la séparation et des adieux est arrivé. Le bateau s'arrête, tous les canots, les uns après les autres, rasent notre bord, et chaque sauvage donne une forte poignée de main à Monseigneur en disant : *bojou, bojou*. Nous nous éloignons en agitant nos mouchoirs, j'ai vu couler plus d'une larme. Adieu pieuse mission, ton image restera gravée parmi mes plus beaux souvenirs. J'ai découvert sur tes bords des secrets de dévouement, des secrets de charité et des mystères de sacrifice que le monde ignore. Il fait du

bien au cœur de constater que dans l'Eglise catholique l'apostolat est toujours vivace et fructueux.

Le soir, le soleil se coucha encore une fois dans sa gloire. Le lac, à l'endroit où nous étions, pouvait avoir un mille de large, il était profondément encaissé entre deux rangées de très hautes montagnes ; la partie du ciel que nous voyons au-dessus de nos têtes était d'un azur prononcé, les eaux étaient noires, les flancs des montagnes sombres, nous étions plongés dans une demi obscurité. Mais à l'occident le jour règne encore, et par derrière les sommets un foyer invisible illumine le firmament. Les nuages font miroiter l'éclat de l'or et du rubis ; l'œil se repose en contemplant des flocons de laine trempés de pourpre, ces draperies flottantes, ces tentures moelleuses et transparentes ; quelle variété, quelle richesse de couleurs ! tableau indescriptible où se font ressortir mutuellement des masses d'ombre et des jets de lumière. Le jour continue d'éclairer les régions supérieures, et la nuit, s'étendant sur les ondes, nous a enveloppés de son voile ténébreux. Nous respirons délicieusement à pleins poumons, et nous nous disons qu'une soirée comme celle-là ne serait pas payée trop cher, quant même elle serait achetée au prix de toute une semaine de voyage, de travail et de fatigue.

A 8 h. nous sautons à terre à l'embouchure de la Chippewa, chez M. Latour, entreprenant commerçant de bois de Hull, qui fait ici de belles affaires et qui a, comme dit M. Rankin, le cœur large comme la montagne. Une quarantaine d'hommes se chauffent autour du feu de la cambuse. Nous nous mêlons à eux, nous jasons comme de vieilles connaissances, nous parlons des paroisses d'en bas, il y en a de toutes les parties du pays. J'en rencontre un qui a été élevé à Sainte-Scholastique et qui est le neveu de M. Sévère Graton, de Sainte-Thérèse. Ces pauvres gens paraissent enchantés de cette visite inattendue. Après le souper, Monseigneur récite la prière et le chapelet, puis il fait une courte allocution. S'inspirant d'un accident qui, le jour même, avait failli être fatal à l'un d'entre eux, il leur rappelle qu'il nous faut toujours être prêts à paraître au tribunal de Dieu et que pour cela nous devons vivre loin du péché, dans un état constant de grâce sanctifiante.

Ici nous changeons d'embarcation, le R.P. Pian en ayant besoin d'une plus considérable encore pour pouvoir remonter ses provisions d'hiver. M. Latour lui prête son grand bateau, il a dix pieds de large et 66 de long, avec poupe et proue relevées. La pince est effilée en alêne, c'est un vrai poisson armé. L'espace ne nous manque pas, nous nous installons confortablement. Seize rames se lèvent ensemble et retombent en cadence. *Vogue, vogue manacelle, vogue* jusqu'à minuit. Le ciel est pur, les étoiles brillent au firmament, il n'y a pas de lune, la voie lactée s'étend au-dessus de nos têtes, l'étoile du nord nous regarde comme l'œil de la nuit; nous considérons la grande ours, nous croyons apercevoir la queue de la comète, et, sans nous en rendre compte, nous voilà à naviguer en plein système de Copernic. Du ciel nous tombons, je ne sais comment, dans le champ des anciennes superstitions des sauvages avant qu'ils eussent reçu les lumières de l'évangile, puis nous passons aux superstitions non moins ridicules des peuples civilisés; de là la transition était facile aux histoires de revenants et de loups-garous. Je ne suis pas très fort dans la science des astres, mais pour les revenants, je n'en crains pas un. Je n'ai pas manqué pendant le voyage de conter "*Pototoum, pototoum, pototoum.*" Cependant j'ai eu pitié de mes honorables auditeurs et l'histoire n'a pas duré plus d'une heure et demie.

Désirez-vous connaître notre nouvel équipage, je puis tous vous les nommer, je connais leurs noms par cœur; bien plus, dans quelques jours je pourrai vous faire admirer leurs mâles figures; car, en arrivant à Mattawan, le Père Pian a fait prendre leur portrait sur une même carte, et il en a fait présent d'une copie à Monseigneur ainsi qu'à moi. D'abord à la tête du bateau, chef de l'expédition est *Wavate*, ce qui veut dire *l'Eclair de chaleur*; au gouvernail se tient debout Michel *Pichou*, c'est-à-dire Michel *Le chat*. Sont pendus sur les rames *Pien-Pines, Jean et Joachim Wabekjik, (ciel sans nuages), Pierrot, J. Polson, W. Pines, J. Kiny, Angus, J. Lungevin, Cyrille, Stanis, Pon (Paul), Jimmy et John*. Les cinq premiers sont de vieilles connaissances, ils étaient de l'expédition d'Abbitibi et manient la rame aussi bien que l'aviron. Pendant tout le cours du voyage, celui qui a eu l'honneur d'être le

cuisinier épiscopal est Pierrot Thivierge, un jeune métis de dix-huit ans, orphelin élevé par la mission, un vrai Vatel

A minuit nous nous étendons sous la tente. A 2 h. "lève ! lève ! *all aboard !*" J'ouvre un œil et je vais continuer au fond du bateau le sommeil commencé sur la grève. A 6 h. nous prenons le déjeuner chez M. Saucier, un canadien de Lévis, qui tient sur les bords du lac une station de repos pour les gens de chantier, juste en face de Pemikian, le terminus probable du chemin de fer projeté entre Népissingue et Témiscamingue. La bonne canadienne de femme, toute fière d'héberger son évêque, nous reçut avec une politesse franche et cordiale. Au moment du départ elle dit à Monseigneur : " J'ai appris que vous aviez reçu d'Angleterre des petits orphelins que vous a envoyés Mgr Manning, si vous vouliez nous en donner un, nous serions très contents, mon mari et moi, et nous tâcherions de l'élever bien chrétiennement." O charité, que tu es admirable ! Nous nous rembarquons, et à 10 h. nous sommes à la tête du Long Sault.

J. B. PRÉULX, Ptre. .

(à suivre.)

Les Missions de l'Afrique équatoriale⁽¹⁾

[Missions catholiques de Lyon]

LETTRE DE MGR LAVIGERIE, ARCHEVÊQUE D'ALGER, DÉLÉGUÉ APOSTOLIQUE POUR LES MISSIONS DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE.

(suite)

Arrivée des missionnaires aux grands lacs équatoriaux.—Mission de Tanganika.—Extraits de lettres des RR. PP. Augier, Dromaux, Deniaud.—Mission du Nianza.—Mtésa, roi de l'Ouganda.—Le ministre protestant Mackai.—Lettre du R. P. Lourdel.—Demandes de collaborateurs ; difficultés de l'apostolat.

Parvenus dans leur mission, grâce à la protection de Dieu, après avoir traversé sains et saufs les dangers auxquels succombaient dans le même temps plusieurs expéditions européennes, et en particulier celle du malheureux abbé Debaize, les missionnaires songèrent à entreprendre leur œuvre.

Au Tanganika, c'est à Oujiji, la principale ville des bords de ce lac, qu'ils s'étaient établis en arrivant. Grâce aux lettres de recommandation de Saïd-Bargasch, le sultan de Zanzibar, ils ont reçu en apparence bon accueil des marchands arabes qui en sont les maîtres et qui en ont fait l'entrepôt de leur commerce. Mais ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils y manqueraient, à cause de l'influence qu'y exercent les musulmans, de la liberté nécessaire, et bientôt ils entreprirent l'exploration des contrées qui bordent le lac, pour y trouver un centre plus favorable. C'est dans l'Ouroundi, au nord d'Oujiji, qu'ils se sont fixés et qu'ils ont commencé leur apostolat, en rachetant et en élevant de jeunes enfants infidèles.

(1) Nous avons déjà donné quelques détails sur ces intéressantes Missions de l'Afrique Équatoriale. (Voir les *Annales* Nos. 7, 10 et 16.)

Les détails qu'ils nous donnent dans leurs lettres sont pleins d'intérêt et aussi d'espérances :

“ L'Ouroundi, écrit le P. Augier, est accidenté. Une chaîne de montagnes non boisées le traverse du nord au sud. La population est très nombreuse et encore simple. Elle est timide au point de s'enfuir au moindre signe de notre part.

“ Le P. Dromaux et moi avons parcouru les environs avec beaucoup de plaisir. Le pays est très cultivé. Partout du manioc, partout des bananiers et des cases en foule. Il y a aussi des patates et beaucoup de haricots.

“ Bien qu'il y ait quelques marais, l'Ouroundi paraît beaucoup plus sain qu'Oujiji. En outre, il n'y a pas un seul Arabe.”

“ Nous progressons peu à peu, écrit plus tard le P. Dromaux, dans l'établissement au pays des Ouroundis. Notre maison ou plutôt notre cabane est faite. Pauvre industrie que la nôtre ! Elle a produit un hangar muré et couvert en paille. On a laissé un côté ouvert pour l'air et la lumière. Ce côté, qui a une longueur de 25 mètres, est fermé, la nuit, au moyen de nattes qu'on relève le jour. Les indigènes accourent de loin, témoignent une grande admiration et restent longtemps en contemplation devant ce monument. Nous avons des chèvres, des moutons, bientôt des vaches. Nous défrichons. Je me mets d'une main toute novice, mais hardie, à semer de grands terrains de riz et de blé. Le blé n'est cultivé que par deux Arabes à Oujiji. Il est d'un prix qui ne permet d'en acheter que pour ensemenner et faire des hosties. Les Arabes ne sèment leur blé que vers la saison sèche. Ils sont donc obligés de faire arroser, ce qui exige un très grand travail. Aussi nous avons essayé d'un autre système.

“ Mais ce qui est l'objet bien plus intéressant de notre culture, ce sont nos enfants rachetés. Nous avons été heureux de commencer notre mission par eux. Ils nous donnent de grandes espérances, sont très dociles sous tous les rapports, et ne montrent encore pas de défauts sérieux.

(1) Lettre du P. Augier, de l'Ouroundi, sur les bords du Tanganika.

“ Une chose est à craindre, c'est qu'ils s'enfuient ; ce qui est arrivé pour un enfant et un homme, et cela sans raison aucune.”

“ Nous en avons actuellement trois plus petits, à qui nous pensons apprendre à lire, et quatre qui, dans quelques années, pourraient former un commencement de villages chrétiens dans l'Afrique équatoriale.

“ Le terrain ne manque pas ici. On créerait des royaumes sans trouver de concurrents dans le terrain qu'on voudrait prendre.”

Peu à peu le centre de l'action des Pères tend à s'étendre.

“ Les Wabikari, nos voisins, écrit encore le R. P. Deniaud, qui, malgré leur réputation de voleurs et d'ennemis de tout étranger, nous avaient si bien accueillis à notre arrivée, nous envoient deux messagers pour nous prier d'aller nous fixer chez eux. Leur sultan nous promettait tout ce que nous voudrions si nous accédions à ses désirs.

“ La proposition était très engageante assurément ; mais ce district est tellement bas qu'il ne nous a pas semblé sage de nous y établir avant d'être acclimatés. La rive droite du Mourembué, au contraire, nous paraissait beaucoup plus salubre. Nous répondîmes par de bonnes paroles aux envoyés de Bikari et par la promesse de rester toujours leurs amis.”

Sur les bords du Nyanza, le centre de la mission semblait indiqué et comme imposé d'avance. Tandis que les autres contrées de l'équateur africain sont divisées entre une foule de petites tribus ou confédérations, toujours en guerre les unes contre les autres, les régions qui entourent le lac Nyanza sont soumises, soit directement, soit à titre de tributaires, à un prince noir qui fait exception parmi les souverains de cette partie de l'Afrique. Mtésa, roi de l'Ouganda, rendu célèbre par les récits de Stanley, qui ne sont pas toujours, il faut le dire, des modèles d'exactitude, a un gouvernement, une armée, un royaume qui en font le plus puissant des chefs de l'Afrique équatoriale. Il était donc impossible de songer

(1) Lettre du R. P. Dromaux, de Roumoungué, dans l'Ouroundi.

(2) Journal du P. Deniaud.

à s'établir au lac Nyanza, sans avoir la faveur ou du moins le consentement de ce prince, et c'est vers la capitale de ses Etats que le R. P. Livinhac et ses compagnons avaient pour instructions de se diriger tout d'abord.

Malgré l'opposition d'un prédicant anglais nommé Mackai, qui se trouvait déjà dans l'Ouganda, et qui fit tout, par ses calomnies ou ses accusations perfides, pour empêcher Mtéza d'admettre des catholiques et des Français, nos Pères reçurent un accueil favorable et l'autorisation de s'établir à Roubaga, capitale du pays. Il est vrai que je les avais chargés de présents qui devait être magnifiques aux yeux d'une Majesté barbare. Le sauvage cherche surtout ce qui brille, sans trop se préoccuper de la forme et de la fraîcheur des objets. J'avais donc eu la pensée de faire visiter, à Paris, le marché du Temple, au moment du départ de notre caravane, et d'y faire acheter les dépouilles de nos grandeurs déchues. On ne se figure pas ce qu'on y trouve, grâce à nos révolutions, d'habits de sénateurs ou de ministres, neufs encore ou peu s'en faut. J'en fis faire à bon compte une collection pour le roi Mtéza et sa cour. Je me rappelais le succès qu'avait eu, dans une mission de l'Amérique du nord, un habit de suisse de paroisse, de la paroisse de Saint-Sulpice, si je ne me trompe, un habit rouge à la française, chamarré d'or, comme vous savez. Il fut donné au chef sauvage d'une peuplade récemment devenue chrétienne. Quel ne fut pas l'étonnement du vénérable missionnaire de voir, à la procession du Saint-Sacrement qui avait lieu bientôt après, le chef indien se présenter fièrement revêtu, pour tout costumé, c'était en été, de son habit à la française, à la tête de ses sujets qui l'entouraient de leurs témoignages d'admiration. Le succès de nos habits de ministres a été le même sous l'Equateur où il était encore plus favorisé par la température.

Mtéza n'a pas voulu être en reste de générosité avec les Pères.

“ Sous le rapport matériel, nous devons encore rendre à Dieu, nous écrit le P. Livinhac, de grandes actions de grâces. Mtéza a été très généreux à notre égard. Il nous a donné environ un hectare de bon terrain planté de bananiers, une trentaine de bœufs. De temps en temps il nous

“ fournit les matériaux et les ouvriers nécessaires à la construction d’une habitation assez grande pour nous loger tous. Selon l’usage du pays, cette habitation sera faite avec des poteaux, des roseaux et de l’herbe. Elle ne différera des huttes que par sa forme plus ou moins Européenne.

“ Mais Mtéza ne s’est pas borné à ces bienfaits matériels. Il a laissé aux missionnaires la liberté de prêcher l’Evangile dans ses Etats. Déjà, comme au Tanganika, ils ont jeté les bases d’un orphelinat où les premiers enfants nègres rachetés par eux de l’esclavage forment les prémices de leur apostolat. Les adultes répondent aussi à leur appel et viennent les écouter dans leur pauvre demeure, comme les païens de Rome venaient entendre saint Paul. Plusieurs ont déjà demandé à entrer dans l’Eglise, et des baptêmes solennels de catéchumènes ont eu lieu, cette année, suivant l’usage antique, la veille de Pâques et la veille de la Pentecôte.

Le roi Mtéza et les grands de sa cour ont voulu eux aussi entendre la bonne nouvelle. Ils ont demandé que les Pères expliquassent devant eux la doctrine de l’Eglise. Ils ont provoqué le prédicant Mackai à réfuter la prédication catholique. Ils ont déclaré celle-ci préférable. Mais, jusqu’ici tout en est là. Un obstacle, en apparence insurmontable empêche Mtéza et ses ministres d’embrasser le christianisme : c’est la polygamie. Le roi a mille femme ; les grands, à proportion.

“ Nous avons déjà une quinzaine de catéchumènes, écrit, il y a dix mois, le P. Lourdel (2). Ici, comme partout, la grâce agit sur les pauvres en premier lieu. *Bienheureux les pauvres !* Les grands trouvent leur paradis au milieu de leurs troupeaux de femmes et ne s’inquiètent pas des récompenses éternelles que le Seigneur a promises aux justes.”

Mais ce qui est impossible au cœur de l’homme devient possible et facile avec la grâce de Dieu. Or la grâce s’obtient par la prière. Est-ce trop présumer de la charité de vos associés que de leur demander de se souvenir auprès de Dieu du roi Mtéza et de ses noirs ?

(1) Lettre du R. P. Livinhac, de Roubaga, dans l’Ouganda.

(2) Lettre du P. Lourdel à la supérieure des carmélites d’Arger.

A la vue de la moisson qui semblait s'offrir à eux de toutes parts, les missionnaires du Nyanza, comme ceux du Tanganika, n'ont eu qu'un désir, celui d'étendre leur action et de fonder autour d'eux des centres nouveaux d'apostolat et de charité. Ils le désiraient d'autant plus que le protestantisme redouble ses efforts, pour s'établir partout à la fois, grâce aux ressources immenses dont il dispose. Ils ne cessaient donc de demander à leurs supérieurs de nouveaux apôtres pour créer des stations nouvelles.

“ Si nous étions en nombre suffisant, écrivait du Tanganika le R. P. Deniaud, nous pourrions fonder immédiatement trois ou quatre postes et devancer les ministres protestants qui, eux aussi, cherchent un endroit pour y établir des missions. Envoyez-nous donc bientôt des confrères (1).

“ Du Nyanza, le P. Livinhac adresse la même demande, il insiste surtout pour que les missionnaires nouveaux soient bien préparés. Dites seulement à ceux qui vous manifesteront le désir de venir, qu'ils se préparent à leur mission en travaillant de toutes leurs forces à acquérir un grand esprit de foi, qui leur fasse voir Dieu en tout et tout en Dieu, et un grand amour de la croix, qui leur fasse préférer les privations au bien-être. Ce qu'on a à souffrir en Kabylie et dans la plupart de nos maisons ne donnent pas l'idée de ce qui est réservé aux missionnaires de l'Afrique équatoriale (2).”

Et un peu plus loin, l'humble supérieur ajoute, en s'adressant au Père directeur du Noviciat :

“ Quel bien on ferait ici, si l'on était des François Xavier ! Mais hélas ?... Faites des saints François Xavier, mon bien cher ami, et envoyez-nous-les. Tâchez surtout de nous trouver un bon supérieur. Il lui faut trois qualités que je n'ai pas : grande sainteté, grande douceur et grande fermeté (3).”

Les Pères insistaient ainsi, parce qu'il ne pouvaient, à cause de leur nombre, avoir dans chaque mission qu'une station

(1) Lettre du R. P. Deniaud, d'Oujji, sur le Tanganika.

(2) Lettre du R. P. L. Livinhac, de Roubaga.

(3) Lettre du R. P. Livinhac, de Roubaga.

unique. Ils n'étaient dans l'une que cinq, et dans l'autre, par suite de la mort du P. Pascal, que quatre missionnaires.

“ J'ai omis de vous dire, en effet, qu'une de leurs règles essentielles ne leur permet pas d'être moins de trois ensemble dans une résidence : “ Jamais, dans aucun cas et sous aucun prétexte, quel qu'il soit, disent leurs constitutions, les missionnaires ne pourront être moins de trois ensemble, Pères ou Frères, lorsqu'ils iront en mission. On refusera, plutôt que de manquer à cette règle, les offres les plus avantageuses, les plus urgentes, et l'on renoncera plutôt à l'existence de la Société qu'à ce point capital.”

C'est donc là comme le caractère propre de notre petite Société. Ceux qui savent les difficultés et les périls des missions en pays infidèles, se rendront aisément compte de cette prescription et de sa formule absolue. Aussi n'avons-nous pas consenti, pour l'Afrique équatoriale, à une exception même temporaire. Et cependant l'envoi d'un missionnaire dans l'intérieur nous coûte 30,000 fr. au moins, si nous ne voulons pas l'exposer à une mort certaine. Mais nous avons considéré que notre devoir de protection spirituelle et temporelle vis-à-vis des membres de notre chère Congrégation, nous interdisait absolument de leur faire courir les chances redoutable de l'isolement durant la vie et peut-être même à la mort. Nous avons voulu donner à eux et à ceux qui leur succéderont, cette garantie absolue qu'ils trouveraient toujours l'appui et les secours nécessaires à leur âme, en même temps qu'ils chercheraient à sauver celle de leurs frères. C'est la prière de l'Apôtre Saint Paul : *Ne forte cum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar.*

Deuxième caravane de missionnaires.—Les auxiliaires laïques.—Huit victimes.—Admirables sentiments des Pères d'Alger.—Troisième caravane apostolique.—Etat actuel des missions de l'Afrique équatoriale.

Quinze mois après le départ des premiers missionnaires, une nouvelle caravane en amenait dix-huit autres de Bagamoyo à Tabora. Tous n'étaient pas prêtres, néanmoins, dans cette troupe apostolique ; six membres laïques l'accompa-

gnaient en qualité d'auxiliaires, et c'est ici le lieu d'expliquer en quelques mots comment ils s'étaient adjoints à la mission.

Les Pères qui avait formé la première caravane, nous avaient fait part de leur difficulté à conduire les noirs si nombreux qui portaient leurs bagages et objets d'échange, et encore plus les askaris ou hommes armés qui devaient les défendre contre les *Rougas-Rougas*. Ils ne pouvaient se résigner à remplir des fonctions qui ne convenaient pas à des apôtres. Ils émettaient, dans leurs lettres, la pensée que d'anciens zouaves pontificaux se trouveraient heureux de sacrifier, encore une fois, leur vie à la cause de Dieu. Merveilleuse fécondité du dévouement catholique ! A peine cette pensée fut-elle connue, par la publication de la lettre d'un de nos Pères, que de toutes parts, de Belgique, de France, d'Angleterre, d'Amérique même, des demandes nous furent adressées par d'anciens officiers ou d'anciens soldats de Pie IX. La Belgique tint le premier rang. Six auxiliaires furent agréés pour accompagner la caravane et parmi eux figuraient quatre de ses fils. Deux ont déjà succombé victimes de leur foi et de leur courage.

Missionnaires et auxiliaires partirent ensemble d'Alger à la fin du mois de juin 1879. Je les vois encore, avant le départ, rangés autour de l'autel de la cathédrale pour la cérémonie touchante des adieux. Je relis avec attendrissement les paroles que je leur adressai :

“ Oh ! qu'ils seront beaux, pour les enfants des noirs, ces
“ pieds qui descendent de leurs montagnes, meurtris des bles-
“ sures du chemin et couverts de sa poussière, pour leur
“ assurer enfin la paix ! Oh ! qu'ils sont beaux, aux yeux des
“ chrétiens, ces pieds que l'amour porte au martyre, ces pieds
“ qui se livrent eux-mêmes pour le rachat des victimes de
“ tant de douleurs, et avec quel respect, M. T. C. F., nous les
“ devons embrasser ce soir.” Hélas ! je ne savais pas être
aussi bon prophète. Moins d'une année après, huit d'entre
eux avaient payé de leur vie leur dévouement héroïque.
Huit tombes prématurément ouvertes, qui renferment les
restes de mes enfants, et auxquelles je ne puis songer sans
un mélange de joie et de douleur ! De douleur, en pensant
que tant de jeunesse, de sainte ardeur, de pureté, de foi, sont

perdues pour la terre, pour la grande mission qu'ils allaient accomplir ; de joie, en me rappelant qu'ils servaient un Maître qui ne se laisse pas vaincre en générosité et qui les a placés près de lui parmi ses apôtres et ses martyrs ! La Providence avait d'abord ménagé notre faiblesse. La première fois, elle avait donné à nos missionnaires un succès inespéré, en les faisant arriver, sauf un seul, jusqu'au terme et en abaissant devant eux tous les obstacles. Cette fois, elle nous montrait les périls et semblait accuser notre imprévoyance, de crainte que nous ne fussions tentés de nous enorgueillir d'un premier succès et pour nous faire sentir qu'il ne venait que de Dieu.

Ceux qui ont survécu à ces terribles épreuves, sont arrivés aujourd'hui à leur destination et se trouvent réunis à leurs confrères du Nyanza et du Tanganika. De concert avec eux, ils travaillent à l'établissement de stations nouvelles.

Mais loin de décourager les Pères d'Alger, les épreuves de la seconde caravane n'ont fait qu'enflammer leurs cœurs ! Je suis obligé, chose rare en tout temps, plus rare encore en ce temps d'universelle apathie, de modérer, de condamner leur soit de dévouement et de sacrifice, de leur adresser des reproches sur cette ardeur immodérée de leur courage et de leur foi, de la traiter même de folie ; folie de la croix, que vous connaissez, Messieurs, parce qu'elle se reproduit dans toutes les missions de la terre, devant laquelle on s'agenouille en esprit, même lorsque la prudence oblige de la contenir par devoir.

Quinze nouveaux missionnaires sont donc partis encore, au mois de novembre 1880, tous pleins de ces sentiments. Ils sont à Zanzibar où ils se préparent à s'acheminer vers l'intérieur.

En somme depuis deux ans et demi, la société des Missionnaires d'Alger a envoyé quarante-trois missionnaires dans l'Afrique équatoriale. Les centres de mission du Tanganika et du Nyanza sont établis et viennent d'être érigés, par le Saint-Siège, en provicariats apostoliques. Ceux du Haut-Congo septentrional et des États de Muata-Yamvo ne tarderont pas à l'être, si Dieu daigne bénir nos efforts. L'œuvre de l'apostolat est commencée. La parole sainte s'annonce. Les premiers fidèles de ces églises naissantes ont reçu le

baptême. Leurs premiers apôtres les ont fécondées de leurs sueurs et de leur sang. Notre-Seigneur a préparé son œuvre. Il la fera, si nous n'y mettons pas d'obstacle.

Tel est le résumé de notre histoire, bien jeune encore, puisqu'elle n'embrasse pas trois années. Telles sont nos espérances. Mais le tableau ne serait pas complet, si je ne vous parlais des difficultés qui nous attendent. Il faut que vous les connaissiez pour nous aider à les vaincre par vos sympathies et par vos prières.

Difficultés de l'apostolat dans l'Afrique équatoriale : le mahométisme, le protestantisme, la polygamie, le climat.

Parmi les obstacles qui s'opposent aux missions de l'Afrique équatoriale, il y en a quelques-uns que j'ai indiqués dans le courant même de mon récit et sur lesquels je ne reviendrai pas, parce qu'ils leur sont communs avec un grand nombre d'autres missions, particulièrement en Afrique. A ce titre ils sont donc déjà connus de vos associés. Ce sont les efforts du mahométisme, ceux du protestantisme et enfin la polygamie.

Le mahométisme ne compte néanmoins encore, dans ces régions lointaines, qu'un très petit nombre d'adhérents, à peine quelques centaines. Ce sont des marchands arabes, marchands d'esclaves pour la plupart. Terrassé et presque mourant en Europe, le mahométisme ne cesse de faire, parmi les populations de l'Afrique, des progrès redoutables. Il s'impose à elles par la violence. Il crée des provinces et des royaumes, et on compte que, depuis cent ans, il n'a pas courbé sous son joug de fer moins de cinquante millions d'âmes. L'Afrique équatoriale ne manquerait pas de subir le sort des contrées qui l'entourent, si ces populations barbares étaient abandonnées à elles-mêmes. Or, les peuples gagnés au mahométisme seront pendant des siècles perdus pour nous. La religion musulmane est vraiment le chef-d'œuvre de l'esprit du mal. Elle donne aux plus profonds besoins du cœur de l'homme, aux besoins religieux, une sorte de satisfaction par la portion de vérité qu'elle conserve, et en même temps elle ouvre à ses passions toutes les bar-

rières, elle légitime tous les désordres des sens, elle défie la force brutale. Comment arracher les âmes à son empire ? Le mahométisme ne peut périr que de lui-même, par ses excès qui sont les conséquences de ses doctrines, et par la mort qu'il porte partout avec lui. C'est ce qui est exprimé énergiquement par le proverbe oriental : "L'ombre d'un Turc stérilise pour un siècle le champ qu'il traverse." Elle arrivait, cette ombre funeste, dans l'Afrique équatoriale, au moment même où nos missions y étaient établies. Nos Pères, ont trouvée, au Tanganika, et aux Nyanza, dans la personne des Arabes esclavagistes. Nos dernières nouvelles nous apprennent que ceux-ci ont su habilement profiter, au Nyanza, de l'attachement de Mtésa à la polygamie et des craintes d'invasion que lui inspire l'Egypte pour le détourner d'embrasser le catholicisme. Ils lui promettent de lui laisser toutes ses femmes et de lui garantir ses Etats, s'il se fait musulman. Mtésa paraît fort indécis. Il a fait ouvrir une mosquée à Roubaga. Il y est allé lui-même ; néanmoins il n'a pas enlevé la liberté de prédication à nos Pères, qui sont toujours ses médecins.

Le protestantisme, de son côté, dispose d'immenses ressources. Il couvre l'Afrique de ses envoyés, et partout sous l'équateur africain, nos Pères les trouvent en face d'eux. Mais le péril est presque plus apparent que réel. Ces envoyés de l'hérésie sont le plus souvent d'honnêtes ouvriers ou d'honnêtes marchands qui trouvent à satisfaire ainsi leurs goûts pour les aventures, pour le commerce ou pour la science. Un seul jusqu'ici, le prédicant Makai, s'est montré ouvertement hostile à la mission catholique. Je l'ai cité plus haut, à l'occasion de l'arrivée de nos missionnaires dans l'Ouganda. Tous les autres, à Mpouapoua, au Tanganika, dans l'Ouganda même, ont été pleins de bienveillance et de cordialité. Il n'est pas une lettre où nos Pères ne parlent de ces dispositions avec étonnement et reconnaissance.

"Je dirai un mot, nous écrit le P. Deniaud des bords du Tanganika, de la mission anglaise d'Oujiji. Lors de notre arrivée, la station se composait de deux membres. Le supérieur était mort depuis six mois, presque immédiatement après avoir établi leur mission. Dès que ces deux messieurs

apprirent notre approche, ils nous envoyèrent des lettres où les propositions les plus obligeantes nous étaient faites. Ils se mettaient entièrement à notre disposition. Ils nous offraient de recevoir nos bagages chez eux et de partager avec nous leur propre demeure. Nous ne crûmes pas devoir accepter, et nous répondîmes le plus tôt possible à toutes leurs politesses. Depuis lors ils ne se sont pas démentis; ce sont toujours les mêmes égards, la même amabilité. Du reste, je crois pouvoir certifier qu'aucun d'eux n'est ministre. L'un, le supérieur actuel, était, il me semble, officier de marine. Ici, il s'occupe surtout de science: Il navigue souvent sur le lac: il en étudie les bords pour en dresser la carte. L'autre paraît être un ouvrier et se livre à des travaux manuels (1) ”.

Le P. Livinhac écrit dans le même sens, de la mission de l'Ouganda, à l'un des ses confrères :

“ Dans nos lettres, il est parlé de l'opposition que nous ont faite les protestants. Comme on parle souvent d'une manière générale de cette opposition, sans nommer personne, on pourrait croire que tous nous ont été hostiles; ce qui serait regrettable; car tous, au contraire, ont été très aimables pour nous, à l'exception de M. Makai qui n'est, je crois, qu'un ouvrier sorti de quelque école des arts et métiers et qui pense probablement gagner dans l'estime de ses supérieurs de Zanzibar ou d'Angleterre en nous combattant. Je vous prie donc, mon Révérend Père, de veiller à ce qu'on n'imprime rien contre les procédés vis-à-vis de nous des ministres protestants en général; mais que si l'on veut parler de ce qui s'est passé ici, on nomme “ M. Makai (2). ”

Dans une autre lettre, datée d'Oujiji, le R. P. Deniaud revient sur tous les bons offices rendus aux missionnaires par les deux ministres protestants. Ils ont continué à se montrer aussi obligeants, aussi pleins d'égards, et il termine en disant: “ il ne manque à ces deux bons jennés gens que d'être catholiques. ”

Qu'ajouter à de semblables témoignages, sinon que nous

(1) Lettre du R. P. Deniaud, d'Oujiji, sur le Tanganika.

(2) Lettre du R. P. Livinhac, de Roubaga.

devons tous hâter, par nos prières, le moment où l'union sera complète dans la même foi et dans la charité de Notre-Seigneur, et où l'Angleterre, qui si visiblement se rapproche de la vérité, recevra la récompense des vertus naturelles qu'un si grand nombre de ses fils ont conservées.

J'ai aussi parlé plus haut de la polygamie. Je n'ai rien à ajouter, sinon que l'Eglise qui a triomphé de la corruption grecque et romaine, tout aussi profonde que celle des noirs, ne doit pas désespérer de la vaincre. Elle a eu, dans les premiers siècles, ses postulants, ses catéchumènes qui attendaient le baptême jusqu'à la mort, précisément parce qu'ils ne pouvaient rompre les liens dans lesquels ils étaient engagés, et à la fin elle a formé des générations de vierges. Elle saura avoir dans l'Afrique équatoriale une semblable patience et purifier peu à peu ce sang corrompu.

Mais, en dehors de ces difficultés communes à presque toutes les missions de l'Afrique, il y en a d'autres qui sont vraiment spéciales à celles de l'équateur. J'en vois quatre principales : le climat, l'indifférence religieuse, l'esclavage et le manque de ressources nécessaires. Hâtons-nous d'ajouter que l'expérience nous a prouvé qu'avec le secours de Dieu et celui de la charité catholique, aucun de ces obstacles n'est insurmontable.

Le climat. Il est surtout meurtrier dans la région qui s'étend depuis les côtes jusqu'aux grands lacs. Là, les terres sont basses, souvent marécageuses, grâce à la *masika* ou saison des pluies et aux torrents d'eau qu'elle fait déborder sur les plaines. Aussi les miasmes et les fièvres terribles qu'ils occasionnent se développent-ils avec une rare intensité sous l'action du soleil des tropiques. Pas un seul de nos missionnaires n'y a échappé. Leurs journaux et leurs lettres, durant leurs longs voyages, parlent constamment de ce sujet.

« Nous commençons à faire usage de notre pharmacie, écrit le P. Deniaud, dès les premiers jours du voyage. La fièvre de l'Afrique équatoriale, causée par les miasmes que forme la *masika*, est un véritable empoisonnement. Elle commence par un mal de tête violent suivi d'un froid intense et d'une courbature générale. Le délire ne tarde pas à suivre, surtout lorsque le malade est au repos, et presque

toutes les nuits se passent en visions morbides. Le remède qu'il faut promptement administrer, consiste en une forte purgation invariablement suivie de trois, quatre et même cinq doses de quinine. Si le mal revient, on recommence. Mais une telle médication affaiblit beaucoup, rend la tête lourde, et quelquefois même enlève la faculté de penser."

Quelques jours après, le P. Livinhac écrivait : " Nous sommes presque tous atteints de la fièvre. Aujourd'hui, six Pères sont malades. Puissent ces petites épreuves tourner à la gloire de Dieu et au salut des âmes (1)."

Le P. Pascal qui devait en mourir, en parle comme un autre François d'Assise : " Nous avons tous été visité par notre chère sœur la fièvre, écrit-il de Kitoundi. Tout le monde supporte gaiement les peines et les privations. C'est une grande consolation pour nous de songer que nous souffrons pour le bon Maître et pour les âmes qu'il a rachetées au prix de son sang (2)."

Ce sont les mêmes sentiments qui dominent dans les autres lettrés des Pères :

" Cette lettre, Monseigneur et très vénéré Père, m'écrit l'un d'eux, ne vous donnera qu'une faible idée de ce que nous avons souffert. Je dois vous dire que les épreuves par lesquelles il a plu à Dieu de nous faire passer ont fait beaucoup de bien à nos âmes. Si nous avions moins souffert, nous aurions moins prié, nous serions moins détachés des choses de la terre, moins unis à Dieu. Que le divin Maître soit donc béni de nous avoir trouvés dignes de supporter quelque chose pour lui ! (3) "

Ce n'est pas seulement la maladie, c'est la mort qu'amène rapidement la fièvre tropicale. La moindre imprudence peut être suivie d'une issue funeste. Un excès de fatigue, une marche forcée et plus encore une station prolongée au soleil, un refroidissement pendant la nuit, une chute dans les marais, qui causeraient ailleurs des indispositions légères, sont mortels sous l'équateur africain. Les noirs seuls bravent

(1) Lettre du R. P. Léon Livinhac, de Meswa.

(2) Lettre du P. Pascal, de Kitoundi.

(3) Lettre de Kouihara, dans l'Ounyamyembé.

impunément les poisons qu'on y respire, saturés qu'ils en sont sans doute depuis leur enfance, comme l'ancien Mithridate. Mais je me hâte d'ajouter que nous avons aujourd'hui la preuve que les terres basses seules sont dangereuses pour la vie des Européens. Sur les montagnes et les hauts plateaux où les eaux trouvent un écoulement facile, la fièvre n'existe pas. Aucun de nos missionnaires n'a succombé, ni même n'est tombé gravement malade, après avoir atteint la région des grands lacs. Tous ceux que nous avons perdus jusqu'ici sont morts durant le voyage, entre la côte et les hauts plateaux ou en arrivant à leur destination, de la maladie qu'ils avaient contractée. Leurs lettres nous donnent encore à cet égard des renseignements multipliés. Elles vantent la salubrité du pays, sa beauté et même sa température que les Pères trouvent moins chaude que celle de l'Algérie.

“L'Ouroundi, écrit le P. Dromaux, nous présente un grand avantage. Il est plus sain que l'Oujiji. Il a des montagnes et des collines assez élevés. Nous y avons l'air du lac qui est très bon. Aussi je suis à peu près remis des fatigues du voyage. Il y a plus d'un mois que je n'ai pas eu la fièvre.

“C'est dommage que je n'aie pas le don de la poésie, dit-il ailleurs, pour vous décrire notre station. Je vous écris à l'ombre d'un arbre touffu, sur le penchant d'une colline, à 50 mètres du rivage. Devant nous, les eaux paisibles du Tanganika avec une multitude de bargues de pêcheurs. Au-delà, on aperçoit un peu dans la brume la pointe de la grande île Mouzimou et même les montagnes de la rive opposée. A droite, à gauche, de toutes parts, des champs bien cultivés de manioc entremêlés de bananiers ou de palmiers à huile ; dans le lointain, derrière nous, de hautes montagnes ayant des habitations à leurs pieds, mais inhabitées et même souvent nues dès les premières élévations ; une chaleur médiocre, moins de 30 degrés dans l'intérieur, et au dehors 24 ou 25 degrés, grâce à une brise venant du lac (1).”

Il en est de même dans l'Ouganda : “Il y a un mois que

(1) Lettre du P. Th. Dromaux, de l'Ouroundi.

les Pères sont venus me rejoindre ici, écrit de Roubaga le P. Lourdel. Les santés sont bien meilleures. Le pays est sain. Le climat est moins chaud qu'en Algérie, 25 degrés centigrades à l'ombre. Cependant à certains moments le soleil est brûlant. Les pluies sont assez fréquentes, ce qui permet de semer en tout temps (1)."

Le problème qui s'était posé, dès l'origine, à savoir : si le climat de l'Afrique équatoriale ne serait pas un obstacle insurmontable pour la vie de nos missionnaires et par conséquent pour l'établissement de leurs missions, est donc aujourd'hui résolu. Il est certain que la région des hauts plateaux, c'est-à-dire, le territoire propre de leurs missions, est salubre et dans des conditions bien supérieures à celles du littoral. Le temps seul du voyage demeurera périlleux pour la santé et pour la vie des missionnaires. Mais là encore les dangers pourront être diminués par les leçons de l'expérience. Sans doute, nous n'éviterons pas tous les malheurs, mais nous les diminuerons dans la juste mesure, assez pour échapper aux catastrophes, pas assez pour enlever aux missionnaires le mérite de leur dévouement et de leur sacrifice.

Difficultés de l'apostolat dans l'Afrique équatoriale : l'indifférence religieuse des noirs.

L'indifférence religieuse des noirs de ces contrées est le second obstacle qui semble s'opposer au succès de la mission. Elle est plus grande, en beaucoup d'endroits, que celle qui a été signalée sur d'autres points de l'Afrique où les pratiques religieuses, empreintes même quelquefois du plus cruel fanatisme, sont en honneur parmi les noirs. Cette indifférence est telle que, selon la plupart des voyageurs, les nègres de l'Équateur africain n'ont de culte d'aucune espèce et manquent même de l'idée d'un Être suprême. Cette assertion, contraire à la grande loi morale qui régit tous les peuples même barbares, et à la preuve que les théologiens et les philosophes en déduisent, avec raison, pour l'existence de Dieu, m'avait singulièrement ému, je l'avoue. J'avais donc

(1) Lettre du P. Lourdel, de Roubaga, dans l'Ouganda.

appelé sur ce point, dans mes premières instructions, l'attention de nos Pères. Je m'empresse d'ajouter qu'ils ont constaté, de la manière la plus formelle, la croyance de tous les nègres de leurs missions à des esprits supérieurs qu'ils redoutent et qu'ils honorent de leurs invocations et de leurs sacrifices. Ces peuples pratiquent donc une sorte d'idolâtrie grossière, mais qui n'est certainement pas l'athéisme.

“ Un jour que, durant notre voyage, m'écrivit le P. Livinhac, nous faisons demander à un chef deux hommes pour nous accompagner au village voisin, il nous fit répondre qu'ils ne pouvaient venir que le lendemain, occupés qu'ils étaient à faire des sortilèges pour savoir celle des routes qu'il faudrait suivre, afin d'avoir un heureux voyage ; que d'ailleurs ce jour-là était un jour néfaste.

“ Au moment même où je vous écris, un sorcier de la tribu de Wacouri, qui habite à l'est de Kadouma, sur les bords du lac, pratique des sortilèges pour faire tomber la pluie. Il entretient nuit et jour un petit feu avec des crottes de chèvres. Autour du brasier sont rangés plusieurs pots de terre, couverts avec des morceaux de tabourets cassés. S'il vient à pleuvoir, tout le monde croira que c'est le sorcier qui en est la cause.

“ Chose étrange et qui peut donner l'explication de certains récits de voyage, le tambour paraît être aux yeux des noirs un instrument de sortilège.

“ Durant un ouragan très-fort qui eut lieu au mois d'avril, les tambours de Kadouma battirent toute la nuit. Le matin, nous demandâmes au Manangoua pourquoi on avait battu les tambours. “ *Daoua ia bacidi*, nous répondit-il, c'est le remède contre la tempête.”

“ Nous avons vu dans d'autres villages, pendant que les guerriers étaient absents pour une bataille, battre le tambour durant toute une journée. Des femmes et des enfants faisaient, au son de cet instrument, une sorte de procession autour du tambour, en chantant sur un air lugubre, pour rendre les génies favorables à leurs guerriers.”

Dans une lettre qu'il nous adressait du lac Tanganika, au mois de septembre dernier, le P. Deniaud constate les mêmes croyances, par des détails vraiment curieux. Il nous fait le

récit d'un voyage entrepris par lui sur ce lac, ou plutôt cette mer intérieure, car elle a plus de 200 lieues de longueur, d'une tempête qu'il a essuyée et de la terreur visible de ces noirs, et il ajoute :

“ Enfin nous atteignons le cap Cabogo que l'on ne passe pas impunément, d'après les indigènes, à moins que ceux qui conduisent les barques n'offrent des présents à l'esprit qui habite ce *mouzimou* (rocher). Au moment où une barque approche du mouzimou, la demeure de l'esprit, un des marins se présente à l'avant du bateau, tenant en mains quelques rangs de perles ou un peu d'étoffe. S'adressant alors à l'esprit, il le prie d'apaiser son courroux et de lui être favorable. Cela fait, il jette à la mer le présent qu'il lui destinait et retourne à sa place. Reprenant alors leurs rames, tous entonnent un chant et poussent avec ardeur la barque loin du terrible rocher, convaincus que l'esprit apaisé rendra la navigation favorable et qu'ils atteindront sans difficultés le cap Kongwé qui se dresse devant eux dans la direction du sud.”

Mais si leur croyance à un monde surnaturel est désormais incontestable, l'ignorance et par suite l'indifférence de ces pauvres noirs n'en est pas moins réelle. C'est là qu'est l'obstacle véritable. Elever ces esprits et ces cœurs qui n'ont d'autres pensées que celles de la terre, leurs chasses, leurs pêches, leurs danses, leurs amusements d'enfant, au désir d'une vie supérieure, à la pratique des vertus qu'elle impose, est une œuvre laborieuse. Mais elle n'est pas impossible. Les missions de l'Océanie l'accomplissent pour des populations qui ne sont pas plus civilisées. Les Pères du Saint-Esprit le réalisent pour les enfants à Bagamoyo. Nos Pères commencent à le voir pour les enfants qu'ils ont rachetés et qu'ils élèvent. Quant aux adultes, la chose est plus difficile; mais il n'est rien, encore une fois, que ne surmonte la grâce de Dieu, cette grâce qui des pierres mêmes peut susciter des fils d'Abraham. Nos premiers néophytes, baptisés cette année même, en sont la preuve, au témoignage du R. Lavinhaç, qui nous donne, à cet égard, dans ces dernières lettres, les plus consolants détails.

Il ne faut donc pas se préoccuper des apparences. Partout

la nature humaine a les mêmes instincts profonds, indestructibles ; Partout elle cherche : Dieu, ses consolations, son secours, surtout lorsqu'elle est dans la souffrance ; et, à ce titre, qui doit l'appeler davantage et plus se réjouir de l'avoir trouvé, que ces populations infortunées sous le poids des maux qui les accablent et de celui qui explique et résume tous les autres, l'esclavage ?

Difficultés de l'apostolat dans l'Afrique équatoriale : l'esclavage ; détails horribles sur la traite des noirs ; énormité des dépenses pour ces missions.

A moins d'être en Afrique et de se trouver en contact avec les nègres qui sont esclaves ou qui l'ont été, il est impossible de se faire une exacte idée des crimes, des cruautés, des infamies de tout genre, qu'entraînent l'esclavage et le commerce auquel il donne lieu. Je parle, bien entendu, de ce qui se fait, au moment où j'écris ces lignes, de ce que j'ai vu de mes yeux ou entendu de la bouche même des tristes victimes de ces infamies, et nullement, comme on pourrait le croire, de faits du passé. La traite maritime a été supprimée, il est vrai, mais la traite par terre existe toujours. Elle s'est même accrue sur certains points par la suppression de la traite maritime, elle a revêtu des caractères plus abominables.

Dans le nord et l'est de l'Afrique, ce sont les musulmans qui, soit par eux-mêmes, soit par les nègres qu'ils ont associés à leur commerce, sont les pourvoyeurs de l'esclavage. Et, pour le dire en passant, la destruction de l'esclavage est le coup le plus terrible que l'on puisse porter au mahométisme. La société musulmane, telle qu'elle est organisée, ne peut en effet vivre sans esclaves. Voilà pourquoi, dans les régions de l'Afrique dont je parle, et en particulier l'Afrique équatoriale, les mahométans sont à la tête de ce commerce. Ils ont à leurs gages des bandes de pillards et d'assassins, qui pénètrent chez les nègres idolâtres.

Les Etats barbaresques, et je le dis en rougissant, l'Algérie elle-même, l'Egypte, Zanzibar, le Soudan mahométan, sont le point de départ de ces tristes expéditions. Souvent elles se bornent à la chasse de quelques individus isolés, de

femmes, d'enfants qui s'écartent de leurs demeures. Mais souvent aussi ce sont des attaques en règle. Les villages paisibles des nègres de l'intérieur sont cernés, tout d'un coup, pendant la nuit, par ces féroces aventuriers. Les nègres, qui n'ont pas d'armes à feu, ne se défendent presque jamais, ou ceux qui le font sont bientôt massacrés par des hommes armés jusqu'aux dents. Ces malheureux fuient dans les ténèbres ; mais tout ce qui est pris est immédiatement enchaîné et entraîné, hommes, femmes et enfants, vers un marché de l'intérieur. On les y amène de contrées situées à soixante, quatre vingts et cent journées de marche.

Alors commence pour eux une série d'inénarrables misères. Tous les esclaves sont à pied ; aux hommes qui paraissent les plus forts et dont on pourrait craindre une révolte, on attache les mains et quelquefois les pieds, de telle sorte que la marche leur devient un supplice ; sur leur cou on place des cangues à compartiment, qui en reliait plusieurs entre eux.

On marche toute la journée. Le soir, lorsqu'on s'arrête pour prendre du repos, on distribue aux prisonniers quelques poignées de sorgho cru. C'est toute leur nourriture. Le lendemain il faut repartir.

Mais, dès les premiers jours, les fatigues, la douleur, les privations en ont affaibli un certain nombre. Les femmes s'arrêtent les premières. Alors, afin de frapper d'épouvante ce malheureux troupeau humain, ces conducteurs s'approchent de celles qui paraissent plus épuisées, armés d'une barre de bois, pour épargner la poudre. Ils en assènent un coup sur la nuque des victimes qui poussent un cri et tombent, en se tordant dans les convulsions de la mort.

Le troupeau terrifié se remet assitôt en marche. L'épouvante a donné des forces aux plus faibles. Chaque fois que quelqu'un s'arrête épuisé, le même spectacle recommence.

Le soir, en arrivant au lieu de la halte, lorsque les premiers jours d'une telle vie ont exercé leur influence délétère, un spectacle non moins horrible les attend. Ces marchands d'hommes ont acquis l'expérience de ce que peuvent supporter leurs victimes. Un coup d'œil leur apprend quels sont ceux qui bientôt succomberont à la fatigue. Alors, pour épargner d'autant la maigre nourriture qu'ils distribuent,

ils passent avec leur barre derrière ces malheureux et d'un coup les abâtissent. Leurs cadavres restent où ils sont tombés, lorsqu'on ne les suspend pas aux branches des arbres voisins, et c'est près d'eux que leurs compagnons sont obligés de manger et de dormir.

Mais quel sommeil ! on peut le deviner sans peine. Parmi les jeunes nègres arrachés par nous à cet enfer et rendus à la liberté, il y en a qui se réveillent, chaque nuit, pendant longtemps encore, en poussant des cris affreux. Ils revoient, dans des cauchemars sanglants, les scènes abominables dont ils ont été les témoins.

C'est ainsi que l'on marche, quelquefois pendant des mois entiers, quand l'expédition a été lointaine. La caravane diminue chaque jour. Si, poussés par les maux extrêmes qu'ils endurent, quelques-uns tentent de se révolter ou de fuir, leurs maîtres féroces, pour se venger d'eux, leurs tranchent les muscles des bras et des jambes à coups de sabre ou de couteau, et les abandonnent ainsi, le long de la route, attachés l'un à l'autre par leurs cangues, et ils meurent lentement de faim et de désespoir. Aussi a-t-on pu dire, avec vérité, que, si on perdait la route qui conduit de l'Afrique équatoriale aux villes où se vendent les esclaves, on pourrait la retrouver aisément par les ossements des nègres dont elle est bordée !

On calcule que, chaque année, quatre cent mille nègres sont les victimes de ce fléau !

Enfin, on arrive sur le marché où on conduit ce qui reste de ces infortunés après un tel voyage. Souvent c'est le tiers, le quart, quelquefois moins encore de ce qui a été capturé au départ.

Là commencent des scènes d'une autre nature, mais non moins odieuses. Les nègres captifs sont exposés en vente comme du bétail ; on inspecte tour à tour leurs pieds, leurs mains, leurs dents, tous les membres de leur corps, pour s'assurer des services que l'on en peut attendre. On discute leur prix devant eux comme celui d'une bête de somme, et quand l'affaire est réglée, ils appartiennent corps et âme à celui qui paie. Rien n'est plus respecté : ni les liens du sang, car on sépare sans pitié le père, la mère, les enfants, malgré

leurs cris et leurs larmes ; ni la conscience, car ils doivent embrasser sur le champ la religion du musulman qui les achète ; ni la pudeur même, car ils doivent se soumettre aux honteuses exigences. Enfin leur vie est à la discrétion de ceux qui les possèdent : nul n'est tenu de rendre compte de ses esclaves.

Il est vrai que, lorsqu'ils sont arrivés auprès de ceux qui les emploient comme serviteurs, ils sont généralement traités, tant qu'ils se portent bien, avec assez d'humanité ; on craindrait autrement qu'ils ne mourussent avant l'heure. Mais, dès qu'ils sont vieux ou malades de façon à ne plus pouvoir servir, on les chasse à coups de bâton, jusqu'à ce qu'ils s'en aillent mourir au cimetière.

Telle est l'esclavage dans son épouvantable horreur !

Qu'on interroge les missionnaires de Zanzibar, ils auront tous, comme moi, entendu et vu ces infamies. Pour l'Afrique équatoriale, nous avons le témoignage non moins explicite des explorateurs protestants. Je ne citerai que celui du plus célèbre d'entre eux, de Livingstone. O y remarquera les mêmes impressions d'effroi que j'ai trouvées moi-même chez nos pauvres enfants : " Quand j'ai essayé, dit-il, de rendre compte de la traite de l'homme dans l'est de l'Afrique, j'ai dû rester très-loin de la vérité, de peur d'être taxé d'exagération ; mais, à parler franchement, le sujet ne permet pas qu'on exagère. *En surfaire les calamités est une pure impossibilité.* Le spectacle que j'ai eu sous les yeux des incidents communs de ce trafic, est tellement révoltant que je m'efforce sans cesse de l'effacer de ma mémoire. Je parviens à oublier avec le temps les souvenirs les plus pénibles ; mais les scènes de la traite se représentent, malgré moi, et, au milieu de la nuit, me réveillent en sursaut."

Et je le répète, les calculs les plus exacts ne portent pas à moins de quatre cent mille par année les victimes de cet abominable commerce. En vingt-cinq années, qui paraît la moyenne de la vie africaine, cela fait dix millions ; dix millions d'hommes, actuellement vivants, voués à la vie et à la mort que je viens de décrire !

Je me suis étendu sur cette description, que j'ai renouvelée souvent dans mes écrits, parce que je ne connais rien de plus

propre à exciter la pitié des chrétiens de l'Europe pour ces peuples infortunés, et aussi parce que rien ne fait mieux sentir les obstacles auxquels viendra se heurter le zèle de nos missionnaires. Qu'attendre de populations ainsi décimées, pressurées, torturées, et qui étendent elles-mêmes chaque jour le cercle de leurs maux ? Qu'attendre surtout de ceux qui entretiennent ce trafic infâme et qui en bénéficient ? Nos Pères l'ont éprouvé déjà. Ils n'auront pas de plus rudes adversaires. Les marchands d'esclaves et leurs pourvoyeurs comprennent que le règne de l'Évangile sera la fin de leurs richesses. Ils n'épargnent rien pour l'empêcher. Les dernières nouvelles du Nyanza nous en sont une preuve. Ce sont eux qui excitent contre nous l'esprit du roi Mtéza. Mais ici, il faut compter sur l'appui du monde civilisé qui ne laissera pas toujours protester sa parole et qui saura détruire la traite sur les marchés de l'intérieur, comme il l'a détruite sur ceux du littoral. En attendant, les missionnaires useront de prudence et surtout de charité, s'abstenant de susciter des colères funestes par des démonstrations impuissantes, faisant appel au monde chrétien, et cherchant à adoucir les maux cruels dont ils sont témoins.

Enfin, et c'est par là que je termine, la dernière difficulté et en un sens la plus grande de notre mission, c'est l'énormité des dépenses et l'impossibilité où nous sommes d'y subvenir. On comprend aisément que pour de tels voyages, pour de telles œuvres, pour de telles misères, des sommes immenses sont nécessaires. Jusqu'à l'heure présente et en moins de trois années, nous avons dû dépenser plus de huit cent mille francs, et rien n'est fait encore, pour ainsi dire, sinon d'être arrivé et de s'être fixé sur le sol. À côté de nous, du reste, les Sociétés de missions protestantes attribuent plus de cinq millions par an à l'Afrique équatoriale.

Je compte donc sur votre Œuvre, Messieurs, pour nous conserver vos aumônés et les augmenter même dans la proportion des besoins. Je ne compte pas moins sur la foi de vos associés pour vous fournir ce que vous donnerez à nos missions. *Celui qui honore les prophètes, est-il écrit dans les livres saints, reçoit la récompense des prophètes ; celui qui honore l'apôtre aura droit aussi à sa récompense.*

Trois Martyrs dans la Mission du Tanganika

[Missions d'Afrique]

Une dépêche télégraphique de Zanzibar est venue confirmer des bruits qui couraient depuis déjà quelques semaines sur le massacre de trois missionnaires du Tanganika.

Nous n'avons encore aucuns détails. A peine les noms des trois victimes nous sont-ils connus. A la date du 3 octobre dernier, le nom seul du Père Deniaud (Toussaint), nous avait été transmis par le télégraphe. Depuis, des renseignements complémentaires nous ont appris que les compagnons de sa glorieuse mort sont : le P. Augier (Louis) et M. D'Hoop (Félix), un des zouaves auxiliaires venus de Belgique, pour continuer auprès des apôtres de l'Évangile, leur vie de dévouement à la cause de l'Église.

Voici l'émouvante lettre adressée par Mgr l'Archevêque d'Alger au père et à la mère du R. P. Deniaud, le jour même où la nouvelle de sa mort nous est parvenue :

Alger, le 4 octobre 1881.

AU PÈRE ET A LA MÈRE DU R. P. DENIAUD, *missionnaire d'Alger, mis à mort, avec deux de ses confrères, dans la mission de l'Afrique équatoriale, où ils allaient porter la foi.*

Une dépêche télégraphique de Zanzibar nous apporte aujourd'hui même la confirmation des bruits qui couraient depuis déjà quelques semaines. Votre cher fils n'est plus ; avec deux de ses compagnons dont le nom est encore inconnu, il a donné sa vie pour Dieu et pour ses frères.

Cette nouvelle va faire couler vos larmes, ces larmes saintes que Dieu a mises dans le cœur des pères et des mères, sur la tombe de leurs enfants. Pleurez-le donc, ce fils de votre tendresse, mais pleurez-le comme des chrétiens doivent pleurer un martyr, car il est le martyr de sa foi, de son héroïque charité pour ses frères. Cette mort sanglante qui vient arrêter sa course à peine commencée, il l'avait prévue,

il l'avait désirée comme la récompense de ses travaux et la marque suprême de son dévouement pour les pauvres Noirs. Cette mort, nous n'en savons pas encore les détails : nous ne la connaissons que par quelques lignes du télégraphe qui ne nomment même pas ceux dont le sang a coulé avec le sien. Nous savons seulement qu'il a été mis à mort par ces pauvres barbares auxquels il allait porter la Foi.

D'après ce que nous connaissons déjà, nous croyons qu'il a été la victime de la haine aveugle que les Arabes mahométans, établis dans l'intérieur de l'Afrique pour le commerce des esclaves, ont vouée à ceux qui viennent combattre et abolir cette infâme industrie. Dans la crainte de voir cesser leurs profits sacrilèges, les traitants ont ourdi des complots pour la perte des européens qui pénètrent dans l'Afrique équatoriale, et principalement contre les missionnaires. Et ce sont les noirs eux-mêmes égarés par la calomnie, qui deviennent leurs instruments et leurs complices. Les dernières correspondances de nos Pères nous signalaient ce péril et nous priaient d'en instruire les puissances chrétiennes. Nous commencions déjà les démarches demandées, lorsque la nouvelle du massacre de trois d'entre eux, sur les bords du Tanganika, nous est parvenue.

Ils sont donc tout ensemble LES MARTYRS DE LEUR FOI ET LES MARTYRS DE LA CHARITÉ FRATERNELLE. Si nous ignorons, d'ailleurs, jusqu'ici les circonstances précises de leur mort, nous connaissons les sentiments qui les ont menés au-devant d'elle ; nous connaissons, en particulier, ceux de votre cher fils, et je ne crois pouvoir mieux faire, pour assurer vos espérances et honorer sa mémoire, que de reproduire ici ses propres paroles. Elles sont en tout dignes d'un apôtre.

Vous savez ce qu'avec ses frères il écrivait à Pie IX lorsque ce grand Pontife faisait, dans le principe, un appel à leur Société pour ne pas laisser devancer l'Eglise par l'hérésie et la libre pensée dans les régions de l'Afrique équatoriale :

“ Prostrés aux pieds de Votre Sainteté, disaient-ils, les prêtres missionnaires soussignés, membres de la Société des missions d'Alger, La supplient de leur accorder Sa bénédiction paternelle.

“ Ils viennent tous, Très Saint-Père, vous offrir leurs cœurs,

“ leurs souffrances, leurs travaux, LEUR VIE, s’il le faut,
“ pour les missions de l’Afrique équatoriale, pour défricher
“ ce champ nouveau, redoutable sans doute à la nature,
“ mais où, avec l’appui de Dieu, la grâce pourra faire de si
“ abondantes moissons.

“ Tous, Très Saint-Père, ils n’ont qu’un seul désir : aller,
“ sur un signe de Votre Sainteté, se consacrer au salut de
“ ces pauvres peuples infidèles, leur porter la parole de vie
“ qu’ils n’ont pas encore entendue, et MOURIR EN LES SERVANT,
“ sachant que ceux qui abandonnent, pour notre Seigneur,
“ tout ce qu’ils ont sur la terre, recevront le centuple dès
“ ici-bas, en consolation et en grâce, ensuite la vie éternelle.

“ C’est dans ces sentiments, Très Saint-Père, que nous
“ supplions votre Sainteté d’agréer l’entier sacrifice que nous
“ lui faisons de nos volontés, de nos personnes, DE NOTRE VIE,
“ pour le salut de l’Afrique équatoriale. ”

Votre fils était l’un des premiers à signer cette lettre, digne
des premiers temps de l’Eglise ; il était l’un des premiers à
joindre l’exemple à la parole. Il partait, il y a bientôt quatre
ans, avec la première caravane, et voici ce qu’il écrivait
encore au moment où il entrait dans cette Afrique équato-
riale où il devait mourir, car c’est lui qui rédigeait le journal
des missionnaires :

“ Nous voilà donc en route pour notre mission. Une
“ vie nouvelle commence. C’est l’apostolat tel que l’ont
“ connu les Apôtres. Malgré notre insuffisance et notre indi-
“ gnité, nous sommes les premiers qui, depuis l’origine du
“ christianisme, allons représenter Notre-Seigneur et son
“ Eglise dans ce monde barbare et encore à peu près inconnu.
“ Devant nous, cent et peut-être deux cents millions d’âmes
“ nous tendent invisiblement les bras, comme ces infidèles
“ de la Macédoine que saint Paul vit en songe.

“ Quelle mission sublime, mais redoutable ! C’est le sujet
“ de nos méditations et de nos entretiens, et nous offrons à
“ Dieu, par avance, pour le succès de la grande œuvre qu’il
“ nous confie, toutes nos peines, toutes nos épreuves, NOTRE
“ VIE MEME, s’il croit bon de nous la demander. ”

Les épreuves ne leur ont pas manqué. Je l’ai dit à plusieurs
reprises ; la Mission d’Afrique équatoriale est peut-être en

ce moment, la mission qui présente le plus de difficultés, de périls et de souffrances. Que d'occasions de mérite, lorsqu'on les supporte comme il faut ! Or, voici ce que je trouve encore dans une lettre de votre cher fils :

“ Cette lettre, Monseigneur et Très Vénéré Père, ne vous donnera qu'une faible idée de ce que nous avons souffert. Je dois vous dire qu'au fond, les épreuves par lesquelles il a plu à Dieu de nous faire passer ont fait beaucoup de bien à nos âmes. Si nous avions moins souffert, nous aurions moins prié, nous serions moins détachés des choses de la terre, moins unis à Dieu. Que le divin Maître soit donc béni de nous avoir trouvés dignes de supporter quelque chose pour lui ! ”

Tels sont les sentiments qui l'animaient, ceux dans lesquels il a passé près de quatre années parmi des fatigues sans nombre, ceux dans lesquels ses frères et lui ont reçu la mort.

Y eut-il jamais des motifs plus certains d'espérance, et comment de telles souffrances et une telle fin n'assureraient-elles pas la vie éternelle ?

Mais ce n'est pas seulement eux qu'ils ont ainsi glorifiés. Leurs sentiments, leurs sacrifices glorifient l'Eglise tout entière qui les leur inspirait, et notre France chétienne dont ils étaient les fils. Quel contraste ! Pendant que, dans notre patrie, l'impiété se déchaîne et couvre d'outrages la Foi, ses institutions, ses ministres, ceux-ci l'honorent, sur tous les points du globe, par leur héroïsme et par leur amour. Vous avez lu ces lignes déjà publiées par les *Annales des Missions d'Alger*. Elles sont extraites du *Journal* de votre fils, et à elles seules elles suffiraient pour rendre sa mémoire sacrée à tout ce qui porte, dans le monde, le nom de Français et le nom de chrétien :

“ Une autre pensée, écrivait-il, se mêle dans nos cœurs à celles de la Foi : la pensée de la France, notre chère patrie, de tous ceux que nous y avons connus et aimés. Combien d'entre nous qui ne la reverront pas, cette France qui nous est d'autant plus chère qu'elle est plus malheureuse et que nous en sommes séparés ! C'est pour elle aussi que nous allons travailler. Nous sommes les premiers Français qui, envoyés par notre évêque, Français comme nous,

“allons porter sa langue et son influence dans les profon-
“deurs africainés. D'autres nous suivront un jour, et cette
“route pacifique que nous allons tracer, où peut-être nous
“laisserons nos tombes, sera poursuivie par les conquérants
“pacifiques de notre France. l'Angleterre, l'Amérique, l'Alle-
“magne l'ont précédée; elle ne pouvait manquer plus long-
“temps à ce grand rendez-vous de l'humanité et de la civili-
“sation. Nous voici pour tenir sa place. Nous lui sacri-
“fions aussi par avance tout ce qui nous est cher et nos vies
“MEME. Nous appartenons à toutes ses provinces et nous
“les représentons ainsi toutes, dans cette entreprise du
“dévouement et de la Foi. Si nous y périssons, qu'elle se
“souviene seulement que dix de ses enfants, de ses prêtres,
“sont morts obscurément en pensant à elle et en l'aimant
“jusqu'à la fin.”

Heureux père, heureuse mère d'un tel fils! Heureux de
lui avoir inspiré des sentiments si sublimes, de l'avoir formé
à de telles vertus, de lui avoir préparé une telle mort! Car
que sont quelques jours de plus sur une terre comme la
nôtre! Et il vivra éternellement, désormais dans un monde
où l'on ignore les tristesses d'ici-bas.

Il vivra aussi dans notre souvenir et surtout dans le sou-
venir des missionnaires d'Alger, ses frères. Leur premier
mouvement, comme le mien, a été de rendre grâce à Dieu
d'un sacrifice si héroïque; le second, de jurer de les venger;
et leur vengeance, ce sera de partir plus nombreux encore et
de porter enfin à ces barbares qui ont tué leurs frères la vie
et le pardon du ciel!

Et vous, père et mère de ce martyr de la charité, vous trou-
verez dans votre foi la force d'aider ceux qui lui succéderont
de vos vœux et de vos prières, et d'avoir part ainsi aux
mérites de votre enfant.

Veuillez me croire, dans ces sentiments, votre très-dévoué
et respectueux serviteur,

† CHARLES,
Archevêque d'Alger, délégué apostolique”

Massacre de trois Missionnaires de la mission du Sahara et du Soudan.

On écrit d'Alger aux "*Missions Catholiques*" le 10 Janvier 1882.:

La jeune Société des Missionnaires d'Alger vient encore de voir trois de ses membres verser leur sang pour leurs frères. Les RR. PP. RICHARD, du diocèse de Nantes, MORAT, du diocèse de Chambéry, et POUPLARD, du diocèse d'Angers, ont été cruellement mis à mort par les Touaregs, sur la route de R'ât, où ils se rendaient pour y fonder une mission nouvelle. Ces Pères avaient quitté R'damès dans le commencement du mois dernier, et c'est le second jour seulement après leur départ de cette ville qu'ils ont été assassinés. Une dépêche de R'damès, envoyé au Gouverneur de Tripoli et arrivée dans cette ville le 4 janvier, a apporté cette douloureuse nouvelle qui parvenait simultanément à Alger par la voie d'Ourgla et de Biskra.

On n'a pas encore de détails sur ce massacre. On sait seulement qu'une bande de Touaregs s'en est rendue coupable et que, parmi ceux-ci, se trouvaient un certain nombre des assassins de la caravane Flatters.

Les Missionnaires d'Alger, établis à R'damès, n'en savaient pas eux-mêmes davantage. Au moment où ils ont écrit leurs dernières lettres, ils annonçaient seulement que trois des meurtriers avaient été arrêtés et étaient gardés en prison par le Pacha turc de R'damès. Eux-mêmes ne pouvaient sortir de cette ville, où ils résident depuis plusieurs années, dans la crainte de tomber entre les mains des bandes de Touaregs, qui cerment les environs.

Il n'est pas douteux que les excitations dont les Musulmans de l'Afrique du Nord sont l'objet, de la part de la Turquie, depuis ces derniers mois, ne soient pour beaucoup dans cette entreprise criminelle.

Aussitôt après le massacre de la colonne Flatters, Mgr. l'archevêque d'Alger, supérieur de la Congrégation des Missionnaires à laquelle appartenait les trois prêtres qui viennent ainsi de trouver la mort, avait donné l'ordre formel aux Pères de R'damès de surseoir à tout voyage dans le Sahara, et il avait renouvelé cette défense à l'époque de la campagne de Tunis. On ne pouvait douter, en effet, que des Missionnaires et des Français ne fussent exposés à de grands dangers dans ces circonstances, à cause du redoublement de haine contre la foi et contre la France, qui règne parmi les tribus musulmanes de l'intérieur.

Les Missionnaires de R'damès s'étaient conformés à ces ordres. Mais l'apaisement matériel s'étant fait, dans ces derniers temps, en Tunisie et dans la Tripolitaine, et les assurances des plus formelles de la part des chefs de la caravane qui devait les conduire à R'ât, leur ayant été données sur la tranquillité de ce pays, ils écrivirent à leurs supérieurs pour annoncer leur prochain départ et se crurent autorisés à partir, avant d'avoir reçu une réponse.

Leur intention, comme le savent les lecteurs des *Missions catholiques*, était de se rendre, par R'ât, dans le Soudan païen où de nombreuses populations plongées dans tous les abrutissements du fétichisme, attendent encore leurs premiers apôtres. Ils avaient gagné la confiance absolue des Musulmans de R'damès et d'une portion des Touaregs eux-mêmes, par l'exercice de la plus persévérante charité. C'était uniquement ainsi qu'ils leur prêchaient l'Évangile, cherchant à faire disparaître les préjugés hostiles. Ils y avaient si bien réussi que les notables de R'damès avaient fait demander, il y a dix-huit mois, à M. Féraud, consul-général de France à Tripoli, de les faire remplacer par d'autres missionnaires également charitables, s'ils venaient à les quitter pour s'enfoncer dans l'intérieur, ainsi qu'ils en manifestaient l'intention.

Les *Missions catholiques* ont publié, l'année dernière, le récit d'un long voyage du R. P. Richard, dans le pays des Touaregs. Il y avait été accueilli à merveille, et on lui avait fait promettre d'y revenir. Mais alors les circonstances étaient différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui. La haine

du nom de chrétien est portée à son paroxysme dans le Sahara et le Soudan mahométan, par les prédications des marabouts et par les publications de Constantinople, qui pénètrent jusque-là. Aussi, depuis le Maroc jusqu'en Egypte, tout est, en ce moment, livré au plus aveugle fanatisme.

C'est de cette haine que les trois missionnaires d'Alger ont été les victimes. Ils avaient fait généreusement, avant le départ, le sacrifice de leur vie, et de leur côté il ne manquait rien aux dispositions que l'Eglise demande pour un véritable martyr, ni la foi, ni l'amour porté jusqu'au plus complet dévouement.

La Société des Missionnaires d'Alger, si rudement éprouvée dans ses missions de l'intérieur de l'Afrique, "les plus difficiles et les plus périlleuses sans contredit de toutes les missions catholiques, à l'heure présente", comme le disait avec raison, dans sa lettre publiée par les *Annales*, du mois de mai dernier, et par les *Missions catholiques*, Mgr l'archevêque d'Alger, ne s'est pas laissé abattre par ce nouveau coup. A la première nouvelle de la mort de trois autres de ses membres, la communauté de la Maison-Carrée s'est réunie pour le chant du *Te Deum*, et comme cela avait eu lieu déjà trois fois dans des circonstances analogues, tous ses membres ont juré de venger leurs Frères, en allant travailler au prix des mêmes périls et, s'il le faut, des mêmes souffrances, au salut de ces pauvres peuples à la résurrection desquels ils se sont voués.

Mgr Lavignerie, qui se trouve actuellement à Tunis, s'est associé lui-même de loin, avec sa sollicitude paternelle, à cette cruelle épreuve. Il a renouvelé les conseils de prudence et de sagesse qu'il avait déjà donnés à ses missionnaires. Il leur a expressément défendu de renouveler leur tentative de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique par le Sahara, tant que dureraient les excitations dont la Tunisie est actuellement le prétexte.

Les autres nouvelles des missions continuent à être bonnes. Dans l'Afrique équatoriale, règne la tranquillité la plus complète.

Nous reproduisons la lettre touchante que S. G. Mgr l'archevêque d'Alger a adressée aux membres du conseil de la Société des Missionnaires d'Alger :

CARTAGE, LE 14 JANVIER 1882.

MES CHERS ENFANTS,

Je vous ai fait connaître par le télégraphe notre nouvelle et cruelle épreuve. Les PP. RICHARD, MORAT, et POLPLARD viennent de verser leur sang pour ces pauvres peuples dont ils s'étaient faits les Apôtres et qu'ils avaient déjà comblés de bienfaits. Il n'a rien manqué à l'amertume et à la gloire de leur mort, comme il n'avait rien manqué aux dispositions généreuses avec lesquelles ils s'étaient voués à des Missions si difficiles et si périlleuses.

Ce sont les Touaregs, ces mêmes Touaregs qui avaient versé le sang de nos trois premiers martyrs, les PP. Paulmier, Ménoret et Bouchand qui ont répandu celui de leurs frères. Ils les ont inhumainement massacrés, un jour à peine après leur départ de R'damès. Dès que j'aurai reçu le récit détaillé de leur fin bienheureuse, que m'annoncent les Missionnaires de la Tripolitaine, je vous en ferai part ; mais rien ne peut ajouter à ces simples mots : *qu'ils sont morts pour l'amour de leur Dieu et pour celui de leurs frères.*

Trois des assassins ont été arrêtés par les ordres du Pacha turc de Tripoli, et notre représentant dans cette régence s'est déjà proposé de poursuivre énergiquement la punition de leur crime. Je l'ai fait prier, mes chers enfants, en votre nom et au mien, d'épargner ces malheureux, ne voulant point exercer d'autre vengeance vis-à-vis des coupables, que celle de nous dévouer encore davantage, s'il se peut, pour retirer ces pauvres peuples d'une telle barbarie. Je suis certain que vous approuverez ce sentiment, qui est celui de notre commun Maître pardonnant à ses bourreaux du haut de la croix, et celui qu'ont maintenant dans le ciel, nous n'en pouvons douter, ces trois douces victimes.

Nous laisserons donc les choses suivre leurs cours, continuant à ne demander, dans l'intérieur de l'Afrique, d'autre protection que celle de Dieu, et ne voulant point créer d'embarras à la France dans un moment et dans un pays où elle a déjà tant à combattre.

C'est dans le même sentiment que je vous renouvelle à vous, mes chers enfants, les conseils de prudence, que je vous ai donnés à tant de reprises. Certes, j'admire l'abnégation généreuse de nos trois martyrs, car je crois pouvoir leur donner ce nom dans le sens où le permet l'Eglise. Je l'admire d'autant plus que, dans les moments actuels et avec les surexcitations furieuses du fanatisme musulman, dont les effets se font sentir depuis les frontières du Maroc jusqu'à celles de l'Egypte, c'était courir au devant d'une catastrophe presque certaine que de prendre, pour aller à R'ât, la route du pays des Touaregs. Mais vous connaissez les recommandations expresses de Notre Seigneur. S'il annonce des persécutions à ses disciples, il leur conseille de fuir, lorsque le danger les menace, et non point d'aller au devant de lui. Il y a sans doute, dans l'histoire de l'Eglise, d'illustres exemples d'une générosité héroïque qui cherche l'occasion de donner à Dieu cette suprême marque d'amour. Mais il y en a d'autres, et non moins illustres, qui nous offrent un enseignement contraire, et ceux-là ont pour eux la parole même de l'Evangile.

Je vous écris de Carthage, à quelques pas du lieu où saint Cyprien a souffert la mort. Certes, il est grand parmi les martyrs et cependant il n'a cessé de se soustraire au péril, jusqu'au jour où il a cru sa conscience engager à relever, par le témoignage de son sang, la foi de son troupeau.

Vous devez faire de même, mes chers enfants. J'ignore encore les circonstances qui ont décidé nos trois missionnaires à entreprendre leur voyage à R'ât. Ils ont eu, sans doute, des assurances qui leur ont permis de ne pas croire à un danger prochain et de penser que la défense que je leur avais faite, il y a un an, n'avait plus sa raison d'être. Aussi n'est-ce pas à eux que je m'adresse. Je ne puis rappeler leurs noms désormais, que pour les bénir, ou pour les prier. C'est à vous, c'est à vos supérieurs en particulier, que je donne ces conseils de ma sollicitude paternelle. Voilà déjà dix des vôtres, qui en moins de six ans, ont versé leur sang dans l'intérieur de notre pauvre Afrique, sans compter ceux qui y sont morts de souffrances et de fatigues. Il faut que les expériences du passé servent à modérer le zèle de leurs successeurs et à le rendre plus patient.

Mes chers enfants, heureuse la société d'hommes apostoliques, qui, dans ces temps de lâcheté et d'égoïsme universels a besoin qu'on l'arrête, pour ne pas courir au martyre ! Ce sentiment si généreux est digne de l'admiration des hommes et des bénédictions de Dieu ; mais moi, je manquerais à tous mes devoirs de Père et de Pasteur si je ne contenais ces élans, et si je ne vous imposais, *même sous peine de péché, s'il est nécessaire*, de ne pas vous exposer volontairement au danger grave et certain. Je l'ai fait pour ceux qui ont pris, les derniers, le chemin de l'Afrique Equatoriale. Je suis décidé à le faire, désormais, pour tous. Il n'y aura encore que trop de cas où toute la prudence humaine pourra se trouver en défaut. Mais nous aurons, du moins, vous et moi, rempli notre devoir.

Et maintenant soyons assez généreux pour triompher de notre tristesse. Sans doute, nous devons pleurer, vous, sur vos frères, moi, sur mes fils et des fils si dignes de mon respect et de ma tendresse ; mais nous devons surtout nous réjouir de ce que leur mort est comme l'aurore d'un avenir meilleur pour une race si tristement déchue.

Je vous ai demandé de chanter l'hymne de l'action de grâces. Qu'il sorte vraiment de vos cœurs ! Je l'ai récité avant vous, et j'ai été singulièrement touché des sentiments dont il mettait l'expression sur mes lèvres. Goûtez-en vous-mêmes la douceur.

Louez Dieu de ce qu'il associe vos Frères au chœur glorieux des Apôtres ! Louez-le de ce qu'il a couronné par le martyre leur vie d'innocence et de pureté ! Louez-le de ce qu'ils sont, par leur dévouement, l'honneur de l'Eglise notre Mère et l'honneur de leur patrie qui est la nôtre.

Te gloriosus Apostolorum chorus.

Te Martyrum candidatus laudat exercitus.

Te per orbem terrarum sancta confitetur Ecclesia.

Hélas ! nous avons tous besoin de miséricorde et de pardon. Demandons à Notre Seigneur que ce sang versé pour son amour s'unisse au sien pour nous servir d'expiation et de justice :

Te ergo, quæsumus, famulis tuis subveni, quos pretioso sanguine redemisti.

Terminons en demandant grâce pour cette pauvre race africaine si longtemps maudite, et au salut de laquelle nous nous sommes voués.

Miserere nostri, Domine, miserere nostri.

Fiat misericordia tua, Domine, super nos, quemadmodum speravimus in te.

Ne nous laissons pas troubler enfin, par les difficultés et par les périls. C'est au nom de Dieu que vous avez entrepris cette œuvre. Que vos cœurs montent vers Lui pour le prier d'affermir votre confiance. Rappelons-nous la parole du grand Docteur africain : *Sanguis martyrum semen christianorum!* et qu'elle confirme plus que jamais nos invincibles espérances :

In te, Domine, speravi : non confundar in æternum!

Je m'associe encore une fois à vous, mes chers enfants, pour cette action de grâce et pour ces prières, et il me semble que, du haut du ciel, nos martyrs s'y associent avec moi.

C'est là que nous irons les rejoindre un jour et que tout ce que nous aurons souffert, selon la parole de saint Paul, ne sera rien qu'un songe qui passe, en présence de la bienheureuse éternité.

† CH. ARCHEVÊQUE D'ALGER, ADMINISTRATEUR
DE GARTHAGE, DÉLÉGUÉ APOSTOLIQUE.

NOUVEAUX DÉTAILS SUR LE MASSACRE DES MISSIONNAIRES
DU SAHARA.

Témoignage officiel rendu aux missionnaires par le Kaïmakam turc de R'Jamès.

“ Une lettre écrite de R'damès le 23 décembre et arrivée à Alger, aujourd'hui même, donne quelques détails plus précis sur la mort des trois Pères et sur les circonstances qui l'ont précédée. Elle est écrite en arabe ; en voici la traduction :

“ Le dimanche matin, 18 décembre, les trois missionnaires se sont mis en route. Ils avaient loué douze chameaux à des Touaregs et sont partis avec eux. Aussitôt que le Kaïmakam en fut informé, il fit monter des hommes à cheval

“ pour les accompagner jusqu'à ce qu'ils aient dépassé la
“ bourgade de Tonnin, située à environ deux kilomètres de
“ R'damès. Là, les Pères ont remercié les cavaliers de la
“ conduite qu'ils leur avaient faite, et en les congédiant, ils
“ ont continué à marcher pour leur compte sur la route me-
“ nant à Ouargla. Il y avait avec eux les Touaregs *Khudjin*
“ et *Menghassuti*, *Idala*, et *Aïça ag Chikh*, tous trois de la
“ même tribu; il y avait aussi avec eux un nègre. Trois
“ jours après, Saïah ben bou Saïd, son frère Hamma, et Mo-
“ hammad ben Rekih sont revenus et ont annoncé que les
“ Pères missionnaires ont été tués, pendant la nuit de mer-
“ credi à jeudi (21 au 22 décembre), par les Touaregs qui les
“ accompagnaient. Ceux-ci avaient été précédemment re-
“ joints par sept autres Touaregs, parmi lesquels le nommé
“ Mohammed bou Khedi el Foughassi. Le meurtre a eu
“ lieu à Mareksan, à une journée de marche de R'damès.
“ Les assassins ont enlevé tout ce que les missionnaires em-
“ portaient avec eux, et ils ont laissé les chameliers Cham-
“ baas s'en retourner avec leurs armées et leurs chameaux.”

“ La même lettre ajoute que les trois missionnaires survi-
vants de la station de R'damès avaient voulu quitter cette
ville pour se rendre à Tripoli ou à Ouargla, après le massa-
cre de leurs confrères, mais qu'ils en ont été empêchés par
les bandes de Touaregs qui couvrent le pays. A R'damès
même, ils n'ont rien à craindre, car ils y sont entourés du
respect de tous ceux qui ont appris à les apprécier. Voici
comment s'exprimait, il y a quelques mois, à cet égard, un
homme qui connaît à fond le pays :

“ J'ai eu plusieurs fois occasion de signaler combien ces
“ Pères missionnaires s'étaient fait aimer des populations de
“ la ville et des environs de R'damès. Leur porte était ou-
“ verte à tous ceux qui réclamaient leurs soins. Ils faisaient
“ de la médecine et distribuaient gratuitement des médica-
“ ments, sans jamais prononcer un mot donnant à supposer
“ qu'ils avaient des intentions de prosélytisme dans ce milieu
“ musulman. Ils se réservaient de faire cette œuvre chez les
“ peuplades du Soudan, but qu'ils cherchent à atteindre.
“ Leur première station dans cette voie est R'damès, où
“ ils sont parvenus à se gagner les sympathies générales

“ depuis bientôt quatre ans. Enhardi par ce succès, le Père
“ Richard songeait à R'ât, la deuxième étape. Un jour que
“ des gens de R'damès me parlaient de ce projet, ils me
“ dirent carrément : “ Nous avons trop besoin de vos mis-
“ sionnaires, maintenant, et nous ne les laisserons pas par-
“ tir, si on ne les remplace pas par d'autres.” Ce témoignage
“ n'a besoin d'aucun commentaire ; il prouve assez le prestige
“ acquis au nom français par ces modestes pionniers de la
“ civilisation.”

“ Avant de quitter R'damès, les trois missionnaires qui
viennent d'être massacrés, avaient demandé au Pacha turc
une lettre de recommandation pour leur voyage. En voici
le texte ; elle confirme pleinement l'appréciation qui précède :

“ M. Richard, appartenant à l'ordre religieux des Pères
“ Missionnaires, est venu ici, du pays de l'illustre gouverne-
“ ment français, il y a environ quatre ans, avec ses compa-
“ gnons. Durant son séjour à R'damès, lui et les autres
“ Missionnaires ont toujours fait le bien, et personne n'a
“ jamais eu à porter la moindre plainte pour des préjudices
“ qu'ils auraient causés. Au contraire, ils ont soigné les
“ malades et distribué des médicaments, toujours gratuite-
“ ment, à tous ceux qui se présentaient à eux. Aujourd'hui
“ le susdit M. Richard demande à partir pour entreprendre
“ un voyage en compagnie de ses confrères, MM. Pouplard
“ et Morat. Nous leur avons remis un écrit signalant leur
“ situation, afin qu'elle soit à la connaissance de quiconque
“ lira le présent acte. Ils entreprennent le voyage de leur
“ plein gré et sans contrainte. Le présent est remis entre
“ leurs mains, afin que personne ne les empêche d'exécuter
“ leurs projets de voyage.”

“ A la date du 25 de moharrem 1299 (17 décembre 1884).”

De leur côté, les trois missionnaires avaient dû donner au
Pacha ou Kaïmakam une sorte de décharge écrite. En voici
les termes :

“ Nous, qui avons apposé nos signatures au bas du pré-
“ sent, nous sommes présentés aujourd'hui au kaïmakam
“ de R'damès pour y faire la déclaration suivante. Nous
“ sommes de la nationalité de l'illustre Gouvernement fran-
“ çais et nous appartenons à l'Ordre religieux des Pères

“ Missionnaires. Depuis que nous résidons dans cette localité de R'damès, il ne nous est jamais rien advenu de désagréable de la part de l'autorité locale, pas plus que des habitants, et nous sommes toujours satisfaits de nos relations. Voulant entreprendre un voyage, nous déclarons que, s'il nous arrive quelque chose ou que nous rencontrions des dangers, on n'aura pas à s'en prendre à l'autorité. Pour établir cette irresponsabilité de l'autorité, déclarée par nous, afin qu'on ne réclame pas à elle pour ce qui nous toucherait, nous avons donné le présent document en écriture arabe et en écriture française.

“ A la date de moharrem 1299 (décembre 1881).”

Malgré ces deux actes, ou plutôt à cause de l'étrange précaution prise par le dernier, les soupçons sur la complicité des Turcs, dont je vous parlais dans ma précédente lettre, semblent se confirmer. On nomme même celui qui aurait préparé et fait exécuter le crime, et qui se serait enfui immédiatement après, dans la zaouïa de Zerboub, l'un des lieux d'asile les plus vénérés du Sahara.

“ Le Consul général de France à Tripoli, M. Féraud, manifestait l'intention de poursuivre les coupables. Mgr l'Archevêque d'Alger lui a écrit pour le supplier de n'en rien faire. Ses missionnaires et lui-même ne demandent pas de vengeance. Ils pardonnent, selon l'exemple donné par le Divin Maître, aux meurtriers de leurs frères, et, dans un sentiment de patriotisme, ils ne veulent pas que la France se crée, à leur occasion, quelque embarras que ce puisse être.

“ C'est le 22 décembre, pendant la nuit, que les trois Pères ont été tués par sept Touaregs qui sont venus les assaillir en plein désert. C'était trois jours avant Noël, *dies Natalis*, nom que l'Eglise donne aussi au jour de la mort de ses martyrs, parce que c'est alors qu'ils naissent à l'éternité bienheureuse.”

AFRIQUE CENTRALE.

LETTRE DE M. BOUCHARD, MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE.

VÉRONE, 12 février 1882.

RÉVÉREND M. H. TÊTU, PTRE,
Archevêché de Québec, Canada.

Révérénd et bien cher monsieur,

Vous serez sans doute surpris de voir que j'ai quitté l'Afrique et que je vous écris de Vérone. J'étais loin de songer moi-même à ce voyage si dangereux pour moi au milieu de l'hiver ; après avoir passé trois années sous un ciel de feu, je suis nécessairement devenu très-sensible au froid ; mais j'espère que le bon Dieu qui m'a déjà tant de fois préservé saura bien encore me donner sa toute puissante protection et la santé dont j'ai besoin pour remplir ma mission. Au reste, que sa sainte volonté soit faite ! Voici ce qui a nécessité mon voyage en Europe : Après la mort de notre vénérable évêque, arrivée 24 heures après celle du Vicaire Général, l'administration provisoire du Vicariat est tombée sur mes faibles épaules. Connaissant mon incapacité, j'avais écrit à Rome immédiatement pour exposer la triste situation où nous nous trouvions et la nécessité de nommer un administrateur, en attendant la nomination d'un nouveau Vicaire Apostolique. Mais mes confrères et moi avons cru qu'il serait mieux d'envoyer quelqu'un à Rome pour donner de vive voix toutes les explications et tous les détails nécessaires ; l'état de la mission était des plus critiques et il était bien difficile de le faire connaître par lettres. Alors je fus choisi pour aller exposer au Saint Siège les besoins pressants, de l'Afrique Centrale. Etant supérieur à Khartoum, résidence principale de la mission, j'étais supposé les mieux connaître que les missionnaires qui se trouvent dans des postes éloignés. De plus, ma santé étant plus que compromise, il était devenu nécessaire de m'éloigner de Khartoum pour quelques mois au moins.

Je me mis en route le 5 novembre et, après un long et pénible voyage, j'arrivais à Rome le 7 janvier. Le Cardinal Préfet de la Propagande, prévenu de mon voyage en Europe, avait nommé un des missionnaires administrateur provisoire de la Mission. Pendant les 12 jours que je passai à Rome, je pus terminer avec Son Eminence les affaires du Vicariat et je suis maintenant à notre séminaire de Vérone, où, malgré le froid, ma santé commence à se refaire un peu. Je dois vous dire que je ne suis pas sans inquiétude pour l'avenir de la mission de l'Afrique Centrale. Le nouveau chef n'est pas encore trouvé et il sera difficile d'en trouver un, m'a dit le Cardinal Siméoni, car des difficultés de toutes sortes et surtout le climat meurtrier découragent les plus intrépides. Le nombre des missionnaires est réduit à huit en tout, six prêtres et deux frères. Malheureusement, le séminaire de Vérone ne peut guère nous venir en aide, car il n'a que sept novices et ils sont tous en première année de théologie. Si quelques prêtres ne viennent pas d'ailleurs à notre secours, qu'allons-nous devenir ? Chaque année, en moyenne, quatre à cinq prêtres missionnaires succombent sur le champ de bataille de l'Afrique Centrale et je suis à me demander qui pourra les remplacer. A ces difficultés, il faut joindre les difficultés pécuniaires ; vous avez pu voir par la lettre du regretté Mgr Combéhi ce qu'il en coûtait pour ne pas mourir de soif au Cordofan ; mais vous pouvez difficilement vous faire idée de toutes les dépenses que nous avons à faire tous les jours pour nos voyages et pour notre entretien. Cependant je suis loin de perdre courage. Si la mission, comme je n'en ai aucun doute, est vraiment l'œuvre de Dieu, elle subsistera et réussira en dépit de tous les obstacles.

En attendant que Rome se prononce et nous donne un nouvel évêque, mes supérieurs désirent que je reste en Europe pour refaire ma santé et aussi pour aller demander des secours pour la mission. Il y a quatre ans, j'avais fait en France des collectes qui avaient donné d'excellents résultats, je retournerai sous peu dans ce pays qui est encore le soutien de toutes les bonnes œuvres, et j'espère recevoir plus que la première fois. Il me suffira de faire connaître l'éten-

due de notre misère pour que les âmes généreuses en soient touchées et s'efforcent de nous venir en aide. Je me propose de vous envoyer une relation de mon voyage, et puisque vous me dites qu'au Canada l'on s'intéresse beaucoup à tout ce qui regarde notre chère Afrique Centrale, je tâcherai de vous donner tous les détails que je pourrai afin de satisfaire les charitables membres de la Propagation de la Foi.

Vous trouverez ci-inclus deux photographies de Monseigneur Comboni, l'une pour Monseigneur l'Archevêque à qui vous voudrez bien présenter mes plus humbles respects, et l'autre pour vous.

Je serai très heureux de recevoir de vos bonnes nouvelles. Veuillez adresser vos lettres au *Seminario Africano, Via del Seminario, No. 12, Verona, Italia.*

Je recommande à vos bonnes prières notre Mission et

Votre humble et reconnaissant serviteur,

A. BOUCHARD, Ptre,
Missionnaire Apostolique.

MONSIEUR DANIEL COMBONI.

Mgr Daniel Comboni, évêque de *Claudiopolis in partibus infidelium* et vicaire apostolique de l'Afrique Centrale, est mort dans sa résidence de Khartoum, le 10 octobre 1881.

Les fatigues extraordinaires d'une excursion de quatre mois à El-Ohéid, à Délen et sur les montagnes des Noubas avaient ruiné la santé du grand apôtre de la Nigritie, et il était rentré à Khartoum, le 9 août, à bout de forces. Sa robuste constitution avait reçu une atteinte si profonde qu'il ne devait pas s'en relever. Pendant plusieurs semaines, ses nuits se passèrent sans sommeil et ses journées, employées à l'expédition d'une volumineuse et importante correspondance, tant avec l'Europe, qu'avec les différents postes de la mission, étaient peu faites pour calmer le feu intérieur qui le dévorait.

Malgré la diminution des forces, qui lui interdisait de se rendre à l'église, l'énergique prélat continua de célébrer la

messe dans sa chambre jusqu'au 5 octobre. Puis son indisposition s'aggrava, une fièvre violente se déclara pendant trois jours; mais le 8, Sa Grandeur se trouva beaucoup mieux. Le 9, un de ses prêtres, le Père Jean-Baptiste Fracaro, malade lui aussi depuis quelque temps, rendit son âme à Dieu; le lendemain, Mgr Comboni, n'écoutant que son cœur, se traîna avec peine jusqu'à la résidence des religieuses, vivement affligées de la mort du missionnaire, pour leur porter des consolations. Lui-même n'avait plus que peu d'heures à vivre.

En revenant de cette paternelle visite, il dut s'aliter pour la première fois; jusque-là, en effet, l'héroïque évêque avait reçu, pour ainsi dire debout, tous les assauts de la maladie. A dix heures du matin, la fièvre fit des progrès effrayants.

Mgr Comboni avait souvent étudié les symptômes et la marche fatale de cette implacable maladie, qui lui avait ravi un si grand nombre de ses fils bien-aimés. Il se sentit perdu. Il fit approcher de sa couche tous ses chers compagnons d'apostolat et, ému jusqu'au fond de l'âme, il demanda à chacun pardon pour les mauvais exemples qu'il pouvait leur avoir donnés. Il reçut ensuite les derniers sacrements au milieu des larmes et des sanglots de sa famille spirituelle et de ses amis de la ville. Puis de ses mains défaillantes, il bénit les intrépides missionnaires qui partageaient ses fatigues, "les fils de son cœur" comme il les appelait, les absents et les présents, chacune des stations de son vicariat, et tous leurs bienfaiteurs. Enfin, il renouvela le sacrifice de sa vie, déjà tant de fois offert, pour la conversion de la Nigritie. Dans l'intervalle des accès, il faisait des recommandations suprêmes, nommait affectueusement les personnes qu'il avait connues. Puis il perdit la parole. Vers les dix heures du soir, il vomit du sang en abondance, et quelques instants après il s'endormit paisiblement dans le Seigneur.

Toute la nuit, dit la lettre qui a apporté ces tristes détails, on entendit des gémissements dans Khartoum; catholiques, schismatiques, musulmans, tous pleuraient la mort de "l'évêque des noirs."

Le 11 octobre eurent lieu les funérailles de l'illustre

défunt. Le gouverneur général, les consuls en uniforme et toutes les autorités de la ville y assistaient; deux brigades de soldats rendaient les honneurs funèbres. La dépouille mortelle de Mgr Comboni a été descendue, après l'absoute, dans la chapelle mortuaire où était déjà enseveli le Père Maximilien Ryllo, de la Compagnie de Jésus, premier provicaire apostolique de la Nigritie. (1846-1848).

Ainsi est mort dans toute la force de l'âge, usé prématurément par d'excessives fatigues et les ardeurs dévorantes du climat, le premier vicaire apostolique de l'Afrique Centrale. Mgr Daniel Comboni était né à Limone de Saint Jean (diocèse de Brescia), le 15 mars 1831. Elevé à l'institut du P. Mazza à Vérone, il se prépara au sacerdoce d'abord dans l'intention de se vouer aux périlleuses missions du Japon; mais, en 1849, un missionnaire de l'Afrique Centrale, de passage à Vérone, fit de l'Etat de la Nigritie un si lamentable tableau, que le jeune séminariste jura de consacrer son existence entière à l'évangélisation de la postérité maudite de Cham. Huit ans après, en effet, nous le trouvons sur les bords du Nil blanc; les fièvres meurtrières de l'Equateur, qui avaient déjà emporté vingt-deux missionnaires, le mirent plusieurs fois au bord du tombeau.

Instruit par son expérience personnelle de la nécessité de préparer par une acclimatation progressive les missionnaires de la Nigritie, Mgr Comboni fonda en 1867, au Caire, des établissements pour ses auxiliaires. Il avait déjà créé à Vérone deux instituts pour faciliter le recrutement des prêtres et des religieuses nécessaires à sa mission.

Le 21 mai 1872, il fut nommé pro-vicaire de l'Afrique Centrale. A cette époque commence la prospérité de la mission, qui, fondée en 1846, avait jusque-là, ce semble, tué plus d'ouvriers apostoliques qu'elle n'avait donné de néophytes à la sainte Eglise. Les stations du Kordofan, du Djébel-Noubas et de Berber furent fondées, celle de Khar-toum agrandie, et le prélat préparait de nouvelles conquêtes lorsque la mort l'a frappé. Depuis le 31 juillet 1877, Mgr Comboni était évêque de Claudiopolis *in partibus* et vicaire apostolique de l'Afrique Centrale.—(*Annales de la Propagation de la Foi, Lyon.*)

Deux Missionnaires dans la Nigritie

A NOTRE-DAME DES VICTOIRES.

[Nous venons de recevoir un numéro des *Annales de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires de Paris* que le R^{év.} P. Bouchard a eu l'obligeance de nous adresser. Il contient un article et une lettre fort intéressants sur les Missions de l'Afrique Centrale que nous nous empressons de communiquer aux lecteurs des *Annales*.]

I.—Nous avons eu l'occasion d'entretenir plusieurs fois nos associés sur la partie des Missions de l'Afrique centrale, confiée aux religieux de l'Institut de Vérone. Le passage à Notre-Dame des Victoires, en 1880, de Mgr Comboni, fondateur de l'Institut de Vérone, et vicaire apostolique du Soudan et de la Nigritie, avait puissamment servi à augmenter nos fraternelles sympathies pour cette intéressante Mission. Aussi, il y a quelques mois, quand les feuilles religieuses nous annoncèrent la mort de Mgr Comboni, avons-nous éprouvé une bien sensible douleur.

Les lettres qui apportèrent en France cette triste nouvelle étaient signées par le R. P. Arthur Bouchard. Originaire du Canada, le P. Bouchard est attaché, depuis plusieurs années, à l'Institut de Vérone, et missionnaire de l'Afrique centrale. Il venait de recevoir le dernier soupir de Mgr Comboni, et avait enterré, en treize jours, cinq membres de la Mission. Lui-même n'avait échappé à la mort que par une espèce de miracle.

Il nous était réservé, pour les premiers jours de mars de recevoir la visite du R. P. Bouchard. Nommé administrateur de la Mission de Nigritie, il avait dû venir au plus tôt, en Europe, pour informer le Saint-Siège de tous les événements dont il s'était trouvé l'infortuné témoin. Un de ses confrères, missionnaire au Cordofan, le R. P. Vincent Marzano, l'accompagnait.

Il était bien juste que nous fissions au R. P. Bouchard et à son compagnon un sympathique accueil. Nous les avons

invités à prendre part à nos réunions du samedi matin, 4 mars, et du lendemain dimanche. Dans chacune de ces réunions, le R. P. Vincent Marzano voulut bien nous faire entendre quelques-uns des chants qu'il a composé pour les nègres; ceux qui sont intitulés *Voix de l'esclave et Consécration à Marie*, nous ont particulièrement frappés. Bien entendu, nos meilleures prières, dans ces réunions, ont été offertes pour la Mission de la Nigritie si douloureusement affligée en ce moment, et toutes nos quêtes ont été consacrées à cette sainte œuvre. L'argent recueilli servira plus spécialement à l'achèvement d'une citerne, dont les Révérends Pères veulent doter la Mission. Elle portera le nom de citerne de Notre-Dame des Victoires. Ce sera un immense bienfait pour la Mission; la privation d'eau est, dans ces régions constamment desséchées par le soleil, le plus grand obstacle à l'établissement des missionnaires. Le P. Marzano emploiera aussi une partie de nos modestes offrandes à élever un autel, sous le vocable de Notre-Dame des Victoires, dans l'église qu'il vient de construire lui-même, avec le concours de ses nègres, à El-Obeid, capitale du Cor-dofan.

II.—Quelques jours après la visite des deux Missionnaires à Notre-Dame des Victoires, nous avons reçu du R. P. Bou-chard, la lettre suivante que nous sommes heureux de communiquer à nos associés.

PARIS, 15 MARS 1882.

Vénérable Monsieur et cher bienfaiteur,

Avant de quitter Paris et bientôt l'Europe, pour retourner dans ma chère mission de Nigritie, permettez-moi de venir vous exprimer mes sentiments de profond respect et d'éternelle reconnaissance, pour vos bontés envers moi et votre admirable charité envers la pauvre et désolée mission de l'Afrique centrale, dont je suis l'indigne missionnaire. Je désirerais vivement aussi remercier les membres de votre admirable Archiconfrérie pour leur charité; mais comme il m'est impossible de le faire, j'ose vous prier de vouloir bien être mon interprète auprès d'eux, si c'est possible. Soyez

certain, vénérable monsieur, que chaque jour mes faibles prières seront offertes pour vous et pour vos charitables paroissiens. Je ferai mieux, je ferai prier nos chrétiens, surtout nos chers petits noirs, afin que Dieu répande sur vous et sur vos pieux associés ses plus abondantes bénédictions.

En retour vous voudrez bien vous souvenir de nous auprès de Notre-Dame des Victoires, surtout dans vos belles réunions du dimanche que nous n'oublierons jamais. Oh ! comme il fait bon dans ce sanctuaire béni. Comme le missionnaire est heureux de venir prier Marie dans l'endroit où elle se plaît à manifester, d'une façon si éclatante, sa puissance et sa bonté ! Là, au pied de son autel, il sent augmenter encore son courage et le désir de faire connaître cette divine mère de Jésus à tant de malheureux qui n'en ont jamais entendu parler.

Si le temps me le permettait, je vous rapporterais plusieurs traits de la puissante intercession de la sainte Vierge en faveur des pauvres noirs de l'Afrique centrale. En voici un entre mille.

Il y aura bientôt trois ans, une jeune négresse de dix-sept à dix-huit ans, venue des provinces de l'Equateur, vint se réfugier à la Mission. A peine entrée, elle fut émerveillée de voir comme ses compagnes, déjà chrétiennes, étaient heureuses et bien traitées. Les compagnes ne manquèrent pas de lui dire que leur bonheur venait de ce qu'elles étaient chrétiennes ; elles lui parlèrent de la religion, de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge. La pauvre esclave était saisie d'admiration. Quand on lui eut dit qu'elle même pourrait un jour être chrétienne, aimer Dieu et sa sainte Mère et être aimée d'eux, elle n'eut plus qu'un seul désir celui de mériter d'être baptisée. Elle se mit à pratiquer les plus belles vertus d'une manière bien édifiante, et son application pour apprendre le catéchisme et les prières était extraordinaire. Toute la journée elle se faisait répéter les prières et elle ne pouvait pas se rassasier de dire l'*Ave Maria*.

Comme elle était très forte et très laborieuse, on l'employait, en compagnie d'une autre jeune fille très bonne chrétienne, à brayer entre deux pierres le grain dont on fait l'es-

pece de bouillie qui, en Afrique, remplace le pain. Pour récompenser sa compagne, laquelle tout en travaillant, lui enseignait les prières et la doctrine chrétienne, elle lui donna ses anneaux d'oreilles qui étaient en or,—c'est le plus grand sacrifice que puisse faire une jeune négresse. Il y avait à peine un mois qu'elle était à la Mission que déjà elle suppliait le supérieur de lui administrer le saint baptême.

Ce dernier lui disait d'attendre afin de se mieux préparer. La pauvre négresse retournait à son travail en pleurant, et quand elle avait quelques moments libres après les repas, elle allait à l'église prier la sainte Vierge de lui obtenir le bonheur d'être bientôt sa fille.

Notre Dame exauça les prières de cette admirable catéchumène qui ne désirait que d'aimer Dieu et sa sainte Mère, et de les voir bientôt au ciel. Six semaines après son entrée à la Mission, un jour qu'elle travaillait en récitant ses prières, elle tomba à la renverse. Sa compagne vint immédiatement à son secours ; elle vit que la malade rejetait un flot de sang par la bouche ; une veine venait de se rompre dans son estomac. Aux cris de sa compagne, les sœurs accoururent et voyant l'état de la jeune fille, elles firent appeler les missionnaires. le R. P. Bonomi, alors supérieur de la Mission et moi, nous arrivâmes au même instant. La malade ne pouvait plus parler, mais par signes elle fit comprendre qu'elle désirait le saint baptême. Le Révérend Père Supérieur lui dit quelques mots, et comme le temps pressait, lui administra le sacrement régénérateur. Jamais de ma vie je n'oublierai ce moment. A peine l'eau sainte eut-elle purifié cette âme si bien disposé, que la figure de la nouvelle chrétienne prit une expression angélique. Elle pressa le crucifix sur ces lèvres, et quelques minutes après son âme s'envoia au ciel, nous laissant dans l'admiration des miséricordes de Dieu et de la puissante intercession de sa sainte Mère.

Il y a, sans doute, beaucoup de souffrances en Afrique, mais il y a aussi de bien douces consolations. Quel bonheur d'arracher quelques âmes à Satan qui règne presque en maître dans la pauvre Afrique centrale. Dans ces moments de joie céleste, le missionnaire s'écrie comme saint Paul : " Rien ne me séparera de la charité de Jésus-Christ, ni la faim, ni la

persécution, ni la tribulation, ni la mort." Telle était la devise de notre regretté vicaire apostolique, Mgr. Comboni. Vous qui avez été son ami, et tous ceux qui ont eu le bonheur d'approcher le vénérable évêque, vous savez ce qu'il y avait en lui de charité pour les âmes et d'amour pour Jésus-Christ. Fondateur de l'institut de Vérone, il pouvait se promettre, après les premières épreuves, de brillant succès. Dieu l'a appelé à lui presque subitement et dans toute la force de l'âge. Comme Elie, il a laissé son manteau à ses fils et il priera pour sa chère Mission. „Oh! oui, j'en ai la douce conviction, il obtiendra de Dieu que le jour de la miséricorde arrive bientôt pour les malheureux enfants de Cham, qui, depuis tant de siècles, gémissent sous le poids de la plus lamentable des malédictions.

Pardonnez-moi, vénérable Monsieur, d'avoir été si long : j'ai pour excuse votre zèle pour le salut des âmes, votre sublime dévotion à la sainte Vierge, l'intérêt que vous portez à toutes les missions et en particulier à celle de l'Afrique centrale, parce qu'elle est la plus malheureuse.

Encore une fois, vénérable Monsieur et cher bienfaiteur, veuillez agréer les sentiments de profond respect et de reconnaissance de votre humble serviteur,

A. BOUCHARD,

Prêtre, missionnaire apostolique de l'Afrique centrale.

MISSIONS D'ASIE

[Annales de la Propagation de la Foi de Lyon]

VICARIAT APOSTOLIQUE DE LA CORÉE.

Lettre de M. Robert, missionnaire apostolique en Corée, à M. Armbruster, directeur au Séminaire des Missions Etrangères de Paris.

Corée, le 11 août 1881.

“ Bien cher Directeur,

“ Je viens d'achever la longue et difficile administration du district qui m'a été confié par notre cher provicaire, M. Blanc, et comme je suis en vacances, je m'empresse de vous donner de mes nouvelles.

“ En Corée, la règle est qu'on ne fait pas la visite des chrétientés pendant les mois de juin, juillet et août. A cette époque, en effet, les néophytes sont absorbés par les travaux des champs; par le commerce et les autres industries; il est alors très difficile de les rassembler et plus difficile encore au missionnaire de voyager pendant les chaleurs et les pluies de l'été.

“ D'ailleurs, après huit ou neuf mois d'une administration pénible, on a besoin de repos; je vous l'assure, on est rompu de fatigue et, si l'on ne prenait les précautions nécessaires, la santé ne tarderait pas à subir les conséquences fâcheuses d'un zèle imprudent.

“ Bref pour en revenir à ma dernière tournée d'administration, je vous dirai qu'elle s'est passée sans accidents sérieux, grâce à une protection toute spéciale de la divine providence. Commencée à la huitième lune de l'année dernière (octobre 1880), elle a duré huit longs mois, pendant lesquels j'ai parcouru une distance de plus de 400 lieues, dans un pays inhospitalier et par des chemins dont on ne peut se faire une idée; j'avais parfois de la neige jusqu'à la ceinture. En effet, l'hiver

dernier, la neige est tombée avec une telle abondance que, dans les plaines, elle atteignait une hauteur moyenne de deux pieds et, dans les ravins où le vent l'avait amoncelée, il y en avait jusqu'à deux ou trois mètres d'épaisseur. Pour compléter le tableau, ajoutez un froid glacial de 21 à 25° au dessous de zéro.

“ Au mois de janvier (1881), vers le ving-et-unième jour, j'ai failli rester en route, tant le froid était intense. Je me rendais à une petite chrétienté du district de S., le vent soulevait des tourbillons de neige, elle m'entraînait dans la bouche et me coupait la respiration. Ma barbe n'était plus qu'un énorme glaçon qui me montait jusque dans les narines, et je serais mort en chemin, si les chrétiens que j'allais visiter, avertis à temps, n'étaient venus à mon secours.

“ J'en fus quitte pour avoir les pieds gelés. Lorsque je voulus quitter ma chaussure, la chose me fut impossible, les bas se trouvaient pris avec les sandales de paille et la peau des pieds, de sorte qu'on fut obligé de faire dégeler le tout sur des charbons ardents, ce qui me causa une extrême douleur.

“ Mais, qu'importe !... d'ailleurs, je ne tardai pas à être guéri ; la peau des pieds, cependant, tomba entièrement par deux ou trois fois, et il est bien sûr que je me souviendrai longtemps de cette journée.

“ Bref, je ne m'étends pas davantage sur mes petites peines ; grâce à Dieu encore une fois, j'ai pu suffire à la besogne et escalader les montagnes les plus escarpées, afin de procurer le bienfait des sacrements à tant de chrétiens qui sont allés y chercher un asile pendant la persécution.

“ Dans ces contrées perdues, presque inaccessibles, ces pauvres néophytes sont réduits à la plus grande misère, n'ayant pour toute nourriture que des glands et des pommes de terre. Malgré leur extrême pauvreté, ils sont, néanmoins, tous très gais, tous contents, puisque leur position actuelle leur permet d'imiter de plus près l'exemple de notre divin modèle, qui, le premier, leur a appris à se soumettre en tout à la volonté de Dieu.

“ Le nombre de mes confessions s'élève à 2,000 et j'ai donné le baptême à 72 adultes. Vous voyez que N. S. semble

bénir notre chère mission et, cette année surtout, bien des des brebis, délaissées depuis la persécution, sont rentrées au bercail. Remerciez avec moi cette divine bonté et prions-la ensemble de continuer à jeter un regard de miséricorde sur cette portion de sa vigne, afin que les conversions deviennent de plus en plus nombreuses et que le royaume de Jésus-Christ prenne une nouvelle extension. En Europe, l'Eglise est bien éprouvée ; mais ici, au contraire, la situation s'améliore, les adorateurs du vrai Dieu augmentent en nombre et tout nous fait espérer, pour au avenir prochain, des jours meilleurs.

“ Le trait suivant vous fera voir qu'en Corée, comme ailleurs, nous avançons vers le siècle du progrès et que sous peu, Dieu le veuille ! nous pourrons nous consacrer librement à l'exercice de notre ministère. Dernièrement, un de mes confrères revenait de faire l'administration d'une chrétienté voisine lorsque, sur le soir, à deux lieues de sa demeure, il fut rencontré par une bande de satellites lancés à la poursuite des voleurs, très nombreux dans ces parages. A l'auberge où se trouvaient les sbires du gouvernement, les porteurs du Père furent reconnus par un portefaix des environs comme étant potiers de leur état et habitants de tel village, par conséquent, selon l'étiquette coréenne, inhabiles à accompagner un noble. Ce portefaix ayant fait part de ses soupçons aux satellites, ceux-ci se rendirent le lendemain au village qui leur avait été désigné et demandèrent à le visiter, sous prétexte qu'on y cachait un chef de voleurs.

“ Il va sans dire que notre confrère fut bientôt découvert et, comme on le traitait de brigand, il se déclara européen, demanda aux satellites s'il avait ordre de s'emparer de sa personne, et, sur leur réponse négative, il leur enjoignit d'aller en référer au gouverneur de la province. Deux d'entre eux se mirent donc en route, tandis que les autres gardaient le missionnaire.

“ Pendant les trois jours qui s'écoulèrent avant le retour des deux envoyés, notre confrère donna les sacrements à tous les habitants du village. Les satellites assistèrent avec dévotion à la sainte Messe, et les païens des environs vinrent par milliers voir l'européen. Cependant il ne se

produisit ni trouble, ni manifestation fâcheuse. Les géoliers improvisés du Père empêchaient la foule de pénétrer dans sa chambre pendant qu'il entendait les confessions; ensuite, quand le missionnaire avait achevé, il venait de lui-même se promener au milieu des païens, leur disant de le bien regarder, qu'il était un homme comme eux, avec des yeux, des oreilles..., etc.

“ Enfin, contre toute attente, les satellites envoyés auprès du gouverneur étant de retour, ils prirent tous ensemble congé de notre confrère, lui firent leurs adieux, et allèrent même jusqu'à lui témoigner le désir de devenir eux-mêmes chrétiens; ils se retirèrent enfin sans avoir fait le moindre dégât. Le gouverneur leur avait intimé l'ordre de laisser l'Européen tranquille. Un fait de ce genre est un bon signe, c'est le seul qui se soit jamais produit en Corée.

“ Dans une autre province, un missionnaire fut, durant le cours d'une pénible et dangereuse administration, reconnu par des lettrés et des ouvriers qui se contentèrent de dire : “ Oh ! c'est un noble Européen ! ”

“ Un autre confrère a été plus heureux, au mois de décembre dernier; comme il entrait dans une auberge où il devait passer la nuit, l'aubergiste, après l'avoir bien considéré, dit à ses gens : “ J'ai beaucoup voyagé et j'ai vu très-souvent ce noble à la capitale. ” Ils en ont bien ri.

“ Malgré cela, nous sommes loin de nous laisser aller à l'imprudence, nous gardons toujours le plus strict *incognito*, soit dans nos voyages, soit dans nos résidences d'été; car, bien que notre situation se soit améliorée et que le gouvernement paraisse animé de meilleurs dispositions, nous avons, cependant, toujours à redouter le zèle indiscret de certains mandarins, qui continuent de nous être hostiles. Le fait suivant vous montrera combien nos craintes à cet égard sont justifiées.

“ Au mois de mars, nous avons eu un commencement de persécution à Paik-tchyen; voici à quelle occasion. Un jeune néophyte de cette ville, qui avait été instruit par un médecin, Ni Paul, et que j'avais baptisé au mois de décembre dernier, voulut faire partager son bonheur à sa femme et se mit à l'instruire. Il s'adressait mal; cette femme feignit de

vouloir embrasser la foi et, quand elle fut bien au courant de tout ce qui se passait, elle conçut le dessein de dénoncer les chrétiens, " afin d'anéantir cette secte diabolique, " ce sont ses propres paroles. Dans ce but elle alla accuser un néophyte de la ville, nommé Pak François, qui fut immédiatement arrêté et conduit au prétoire ; mais le mandarin était absent. Le médecin Ni Paul, apprenant l'arrestation de son ami, alla lui-même, par excès de ferveur, se livrer en disant que Pak François était son maître, que c'était lui qui lui avait appris à connaître et à aimer la religion et qu'il était résolu de mourir avec lui.

" D'abord on ne l'écouta pas, on le renvoya même ; mais les prétoriens se ravisèrent et allèrent faire une perquisition chez lui. Ils y découvrirent quantité de livres de religion, écrits soit en chinois, soit en coréen, avec un bréviaire que j'y avais laissé en dépôt. Ni Paul, considéré dès lors comme un chef de la secte qu'on voulait anéantir, fut arrêté et conduit au mandarinat.

" Jusqu'à ce jour, Pak et Ni n'ont pas été rendus à la liberté. On vient même de me rapporter qu'ils ont eu à subir plusieurs tourments à la préfecture. La ferveur bien connue de ces deux néophytes me fait espérer qu'ils resteront fermes au milieu des supplices. Néanmoins nous devons prier pour eux afin que le bon Dieu leur accorde la force nécessaire pour gagner la palme du martyre.

" On lira plus loin la relation que, sur l'ordre des missionnaires, Ni Paul a faite de son arrestation, de ses interrogatoires et de sa délivrance.

" Ni Paul a un père, vénérable vieillard aux cheveux blancs et presque aveugle ; outre un enfant qui lui est né depuis son arrestation, il lui reste encore deux filles, une de quinze ans et l'autre de sept. Pak François n'a que sa femme et un fils de dix-huit ans. Tous se sont réunis dans une seule maison afin de pouvoir s'entraider. Ils ont été vite à bout de ressources, et ils ne font plus qu'un seul repas par jour. Et encore quel repas ! Nous leur avons envoyé quelques secours.

" Les autres chrétiens de la même localité ont dû se disperser et fuir au plus vite, leur position est on ne peut plus

critique. Ayant perdu presque tout ce qu'ils possédaient, ils errent çà et là, mendiant leur nourriture de chaque jour, sans savoir au juste où s'établir. L'un d'eux, Song Jean, aurait été dit-on, saisi par les satellites à Kok-san et tellement mutilé qu'il lui serait désormais impossible de reprendre son travail et de pourvoir à sa subsistance. Il a été relâché toutefois.

“ Toutes ces misères tiennent sans doute à ce que le démon aura voulu se venger du succès de notre dernière administration (1) et Dieu aura permis cette épreuve afin de mettre nos chrétiens en garde contre une espérance trop prématurée de la liberté de la religion en Corée. C'est une leçon pour eux et pour nous, leçon qui doit nous faire prendre toutes les précautions nécessaires pour notre sécurité et celle de nos néophytes.

“ En fait de politique, hier soir un courrier m'a annoncé l'arrivée des navires russes, anglais, américains et japonais dans le fleuve de la capitale, mais je ne sais encore si ce bruit est fondé (2), attendu que les Coréens aiment à faire courir des nouvelles à sensation. Toutefois, si c'était vrai, nous pourrions peut-être espérer une ère meilleure.

“ A Séoul, il paraît que les Japonais font merveille, ils forment les Coréens à l'art de la guerre. On a choisi 80 soldats dont on a confié l'éducation à l'attaché militaire de l'ambassade japonaise. Jusqu'à ce jour, tout s'est borné aux exercices de bras, de jambes, demi-tour à droite, par le flanc gauche, etc. Les curieux abondent et c'est à qui fera les plus beaux *cancans*. Les uns trouvent cela joli, d'autres disent que c'est bête et inutile; les plus *malins* faisaient, les premiers jours, courir le bruit que les Japonais enseignaient le *Htyen-tjyou-ak*, c'est-à-dire à faire le signe de la croix, à se frapper la poitrine, etc. !

“ On vient aussi de métraconter qu'ayant entendu dire que,

(1) Malgré les difficultés et les périls de l'administration des chrétiens en Corée, les missionnaires ont pu, au prix des plus grandes fatigues, entendre plus de 8,000 confessions et donner le saint baptême à 352 adultes.

(2) Les navires, dont il est parlé, étaient tous japonais. Les escadres étrangères n'ont pas cette année, malgré leurs chances de succès, renouvelé les tentatives qu'elles avaient faites sans résultats l'année dernière.

du lieu où leurs corps avaient été enterrés, près de la porte de l'ouest, à la capitale, les chrétiens massacrés pendant la persécution, criaient justice contre les ennemis de la religion, le roi aurait ordonné de faire de nombreux sacrifices afin d'apaiser les âmes de ces infortunés. Ce récit fait dire aux païens que le roi va se faire chrétien, ou plutôt qu'il est déjà chrétien et que les adorateurs du Maître du ciel peuvent maintenant lever la tête et chanter victoire. Je vous donne naturellement ce récit sous toute réserve.

“ Quoiqu'il en soit, le pays est en état de fermentation, les lettrés de la province Lyang-san se sont soulevés dernièrement et sont venus à la capitale manifester devant le palais du roi, déclarant qu'ils ne voulaient pas des étrangers et qu'il fallait exterminer les Japonais qui ne font qu'un avec les Européens. La protestation a été rejetée, les chefs emprisonnés et envoyés en exil. Néanmoins, beaucoup de Coréens demeurent obstinément hostiles aux étrangers et s'opposent à l'ouverture de leur pays : “ Mieux vaut mourir, disent-ils, que de communiquer avec des étrangers. Nous avons de la poudre, de bons chasseurs, des soldats, etc..., qu'on tue tous et qu'on les extermine jusqu'au dernier... ” Cependant, les idées de tolérance gagnent du terrain et le parti favorable au progrès devient de jour en jour plus puissant.

“ Que résultera-t-il de tout de tout cela ? Je l'ignore. En tout cas, ce que le bon Dieu voudra, quand il le voudra et comme il le voudra ! En attendant l'accomplissement de sa sainte volonté ici-bas, restons toujours unis, prions l'un pour l'autre, et espérons en Celui qui est tout puissant et qui d'un seul acte de sa volonté, peut apaiser la tempête et mettre un terme aux efforts des méchants. Je finis ma lettre en me recommandant plus que jamais à votre bon souvenir devant Notre-Seigneur et Marie, notre Mère à tous. Obtenez pour moi la grâce de travailler longtemps encore à cette portion de la vigne qui m'a été confiée.

“ A. ROBERT. *mis. ap.* ”

Deux enfants sauvages.

Une famille sauvage quitte un jour le fort Naskapi pour aller se fixer près du lac Manawan, et y vivre de chasse et de pêche pendant quelques semaines. Nous sommes à la période des longs jours. Le crépuscule et l'aurore se rencontrent, et, pendant plus de 15 jours, la nuit cherche en vain à envelopper de ses ténèbres cette partie du Canada qui, au même moment, salue, à l'occident le coucher du soleil et, à l'orient, le lever de l'aurore. Quatre personnes composent cette famille indienne : le père, la mère et deux enfants dont le plus vieux a six ans. La vie se passe bien paisible à l'ombre de leur petite tente de caribou. Chaque matin le père, à l'aide de son petit canot d'écorce, va faire une visite à son rets de *habichas* de caribou, dont les mailles de cinq pouces doivent contenir quantités de gros poissons. La pêche finie, il s'en revient sous sa tente, s'étend sur ses branches de sapin, se tourne sur le côté gauche, mange un poisson, puis se tournant sur le côté droit, en mange un autre, puis il bâille, tâche de s'endormir, puis ensuite de dormir; qu'il réussisse ou non, les mâchoires vont toujours leur petit train. et chair et arêtes de poisson disparaissent dans le gouffre de son estomac. La femme travaille, elle travaille le matin, elle travaille le midi, elle travaille le soir, elle travaille presque la nuit entière. Il faut préparer les peaux de caribou pour les habits, elle doit aller au loin chercher du bois pour la cuisine, et nous ne devons pas oublier que c'est à elle seule de veiller sur les enfants.

Les petits enfants jouent dans le sable de la grève; des petits Canadiens de leur âge feraient des fours; eux font des chaussées, des trappes; avancent leurs petites mains en glissant pour imiter la loutre et se font presser les doigts par la baguette disposée de manière à écraser leur loutre imaginaire qui, généralement, meurt du premier coup. Il faut être bien ferme pour ne pas aimer à réussir du premier coup!

Leur vie est donc bien tranquille. Pas de bateaux à vapeur, pas de chemin de fer du Nord ou du Sud, pas de journaux qui viennent leur parler de l'huile St. Jacob; pas d'élections, n'attendant par conséquent aucune place du gouvernement; pas de boissons, ne pouvant enivrer personne ni

acheter les consciences " pour le plus grand bien de notre Patrie commune, pour conserver intactes les traditions d'une sainte politique, " ces peuples évangélisés, pratiquant notre sainte religion, seraient les plus heureux mortels du dix-neuvième siècle. Un proverbe dit : le bonheur qu'on veut avoir en ce monde gâte celui qu'on a. Ces paroles ne doivent pas être à l'adresse des sauvages qui se contentent de bien peu. Un peu de caribou, du poisson et une écorce de bouleau pour faire un canot, voilà toute l'ambition des Rothschild des bois plus heureux, jouissant d'une meilleure santé et vivant plus vieux que ceux de Londres. Mais fermons la parenthèse et revenons à notre famille.

Un matin, le père va voir à ses rets. Il les soulève tranquillement. Elles présentent plus que de coutume, quelques gros poissons sont capturés ; il faut donc y aller prudemment, car le lac est agité sous l'effet d'un gros vent. Tout à coup une houle plus forte que les autres vint soulever le canot et le jeter contre les " flottants " du rets. L'embarcation tourna et l'homme, mêlé dans les rets, disparut. Le vent entraîna le canot, la perche qui indiquait l'endroit où se trouvaient les filets le suivit, et le poids du pêcheur noyé a probablement entraîné le rets au fond du lac.

Les deux enfants dorment dans la cabane.

La mère est dans les bois cherchant quelques branches sèches

Le plus vieux des enfants se lève, il voit son petit frère qui joue dans les cendres du foyer, il se met à jouer avec lui. Le jour s'avance, le plus jeune des enfants pleure et demande à manger et son petit frère de répondre : " Maman s'en vient, tiens, regarde là-bas sur la montagne, elle recueille de belles petites graines rouges pour bébé. " Et les enfants de recommencer à jouer. Un quart d'heure se passe. Nouveaux cris de la part du cadet, que son petit frère cherche en vain à calmer. A la porte de la cabane, se trouvaient quelques poissons de la pêche de la veille. Poussés par la faim et par l'instinct de leur conservation, les enfants mangèrent ces carpes crues. Le plus vieux, debout près de la porte de la cabane, promenait des regards inquiets autour de lui. De temps à autre il appelait sa mère, sa faible voix ne recevait pas de réponse—A son tour il se mit à pleurer et pleura amèrement, de bien cuisantes larmes inondaient ses petites joues et sa mère n'était pas là pour les essuyer. Epuisé par ses cris et ses pleurs abondants, il succomba à la fatigue. Combien de temps dormit-il ? il ne le sait pas. A son réveil, il trouva son petit frère couché près de lui, les yeux rougis par les larmes ; il avait donc bien pleuré lui aussi !

Il regarde autour de lui :—papa, maman ; point de réponse. Son père n'y est pas, sa mère n'est point revenue.

Il sort de la tente et s'aventure à travers un sentier qui conduisait à une haute montagne. Il appelle sa mère, l'écho lui renvoie le mot qui se perd dans le lointain. Il retourne en toute hâte vers son petit frère : petit frère, viens vite chercher maman qui est à cueillir de belles graines rouges pour nous autres. Le petit enfant, souriant, part en tenant la main de son frère. Ils suivent un sentier bien battu gravissant péniblement une montagne ; l'aîné s'arrête plusieurs fois pour crier à sa maman. Le moindre bruit qui se fait entendre lui jette à l'oreille le nom de sa mère ; il regarde de tous côtés, mais rien que la profonde solitude.

Le plus jeune s'arrêtait de temps à autre pour manger des graines sauvages ; l'aîné, malgré son jeune âge, commençait à réaliser sa position. D'abondantes larmes coulent de ses yeux, il n'ose plus crier, il craint de contrister son petit frère qui, tout joyeux, s'avance certain de rencontrer sa mère dans sa promenade. Le soleil va disparaître, un vent glacial souffle du Nord, l'atmosphère se refroidit et une brume épaisse enveloppe la terre. Maman ! Maman ! où es-tu ? L'écho même ne répond plus.

Le frère aîné promène des yeux hagards sur son petit frère que la fatigue a jeté sur la mousse. Celui-ci las de pleurer et de demander à manger s'endort de fatigue. L'aîné est debout, sa tête s'agite continuellement, se tourne de côté et d'autre, ses yeux cherchent quelque chose, son petit cœur bat avec violence, son œil est humecté de larmes, mais l'enfant est silencieux, pas un bruit, si ce n'est, de temps à autre, un soupir longtemps comprimé qui s'échappe de sa poitrine. Il tremble de tous ses membres, la fatigue l'accable, mais il tient son œil toujours grand ouvert : sa mère va peut-être passer ! Un bruit se fait entendre. Maman, est-ce vous ? dit-il, d'une voix tremblante et à peine intelligible. Pour réponse un cri rauque qui vint déchirer son oreille. Un hibou, perché sur un sapin rabougri, fit entendre son chant lugubre. Il faut avoir été perdu dans la profondeur de nos forêts et avoir entendu, au milieu du silence de la nuit, les notes discordantes, le cri de mort de cet oiseau nocturne, pour se faire une idée de la frayeur qu'il peut causer.

Supposez-vous étendu sous votre tente ; le silence le plus parfait règne autour de vous, le battement de votre cœur est le seul bruit qui parvienne à vos oreilles ; tout à coup, sans transition aucune, un bruit épouvantable, semblable à celui d'une route qui s'écroulerait, déchirant l'air en tous sens, vient vous fouetter l'oreille. Malgré vous, vous bondissez de votre couche et instinctivement vous portez la main au-dessus de votre tête comme pour parer un accident.

L'enfant, quoiqu'habitué à ce son étrange, s'écrase sur son

petit frère en poussant un cri aigu. Ce dernier se réveille ; il est transi de froid, il appelle sa mère et crie : j'ai faim, j'ai faim. Son aîné essaie de lui fermer la bouche et de lui faire comprendre qu'une grosse bête va les dévorer. Le plus jeune redouble ses cris.

Un long temps s'écoule et la "grosse bête," ne crie plus. D'ailleurs le soleil levant a dissipé la brume dans les airs et le frère aîné, tenant par la main le plus jeune, le conduit cueillir et manger des graines rouges.

Quant à lui, il mange à peine, il n'en a pas le temps, il regarde et regarde toujours de tous côtés. Sa mère est donc allée bien loin puisqu'elle met tant de jours à revenir.

Quand il peut déterminer son petit frère à marcher, il s'avance en suivant un chemin bien battu qui n'est autre qu'un sentier de cariboux si nombreux dans le nord du Labrador. De temps à autre, il porte dans ses bras son petit frère, il ne veut pas s'arrêter, il a tant hâte de voir sa mère.

Le soleil va disparaître et au cri de : Maman ! Maman ! viens donc vite, tes deux petits enfants se meurent ;... pas de réponse.

Un objet noir cependant paraît dans le sentier. Mû par le désir, disons mieux, la nécessité de trouver quelque un ou quelque chose, le frère aîné s'avance avec précaution. L'objet est immobile, et placé de manière à barrer le passage des piétons. Il hasarde un faible cri, pas de réponse. Il fait quelques pas, laisse le sentier, décrit en marchant une ligne courbe ; il veut voir cet objet de côté. Il avance... s'arrête... contemple un moment, puis recule, il venait de reconnaître un être humain gisant sur le sol. Il entend les gémissements de son petit frère ; il est sourd à ses cris ; il est préoccupé, sa jeune intelligence lui fait entrevoir un malheur. Est-ce maman qui est étendue dans le chemin ? Est-ce que maman serait morte ? se disait l'enfant. Ah ! non, elle dort, elle est tombée de fatigue. Il s'approche avec défiance. Maman, dormez-vous ? maman ! Il voit son petit frère qui s'avance dans le sentier, il aime mieux attendre et lui laisser le soin d'éveiller leur mère, car s'il fallait qu'elle ne s'éveillât plus.

Le plus jeune enfant, âgé d'environ deux ans, par l'habitude du regard, reconnaît sa mère, il bat ses petites mains, accélère le pas, un sourire paraît sur ses lèvres, une joie indicible dans son regard, des cris entrecoupés par des soupirs de bonheur s'échappent de sa poitrine depuis si longtemps malade. Pauvre petit ! que fais-tu ? Remercie Dieu d'être si jeune ! Ton tendre âge va t'épargner de constater un bien grand malheur. Il s'approche de sa mère, il lui passe ses petites mains dans la figure, veut l'éveiller. Maman ! maman ! il la tire par son habit, par ses cheveux ; puis il regarde

son petit frère comme pour lui demander du secours, et il recommence de nouveau mais sans succès ! Sa mère est morte ! Il voit un vase d'écorce rempli de fruits sauvages que sa mère lui apportait ; il commence à manger, sa petite tête appuyée sur la poitrine de sa mère et s'endort bientôt.

Le plus grand, ou mieux, le moins petit des deux frères, s'était approché et se tenait immobile à une dizaine de pas de sa mère ; il attend... elle ne peut être morte, elle va bientôt ouvrir les yeux, lui parler et l'amener à la cabane. Le soleil est disparu sous l'horizon pour reparaitre bientôt, mais de gros nuages interceptent la clarté de l'aurore. Le tonnerre gronde au loin, les animaux sauvages errent dans la plaine et cherchent une crevasse de rocher ou un bouquet de sapins pour aller s'y enfoncer. L'enfant regarde, il voit les nuages courir dans le ciel et, déchirés en tous sens sous la violence du vent, prendre la forme de monstres menaçants qui tournent au-dessus de sa tête prêts à s'abattre sur lui. Comme il tremble, ce cher enfant ! il n'y peut plus tenir, un cri de mourant s'échappe de ses poumons et les deux mains tendus vers sa mère, il court se jeter dans ses bras. Maman ! Maman ! c'est moi... Un coup de tonnerre est la seule voix qui réponde à l'appel, il pousse un cri, se ferme les yeux et se cache la figure sous les bras de sa mère. Il entend marcher. Il pousse brusquement son petit frère qui s'éveille. L'espérance renaît tout à coup dans son âme. Le souvenir de son père vint frapper pour la première fois son esprit. Tant qu'il crut compter sur sa mère celle-ci lui suffisait ; maintenant que sa mère ne répond plus à ses caresses, il pense à son père, son père qu'il croyait parti pour une chasse lointaine, son père absent si souvent de la cabane pour cinq ou six jours, c'est peut-être lui qui revient. Anxieux, il relève la tête, son petit frère suit son mouvement.

Il pousse un cri de terreur ; une ourse suivie de deux petits se dresse à deux pas de lui dans le sentier. Elle cherche un gîte pour ses oursons, elle voit un obstacle dans le chemin, elle entend un cri, elle croit qu'on en veut à la vie de ses petits, elle ne se contente pas de se mettre en défense, elle attaque. Elle s'avance à pas lents mais mesurés, ses griffes labourent la terre, sa gueule ouverte laisse tomber l'écumé de la rage, son gosier laisse échapper des hurlements affreux ; elle est à la distance voulue, appuyée sur ses pattes de derrière, elle allonge le cou, étend les griffes de ses pieds de devant et se dispose à broyer sous ses dents aiguisées le premier ennemi qui s'offrira à sa fureur.

Pauvres petits enfants ! qu'allez-vous devenir ! Lecteurs ! entendez-vous leurs cris ? " Maman ! maman ! aie... aie... Maman ! Tantôt leurs petites mains s'agitent machinalement

devant leur figure pour repousser l'ennemi, tantôt leurs petits bras entourent le cou de leur mère, ils pressent leur poitrine contre la sienne, ils voudraient s'y cacher. "Maman ! Maman ! défends-nous," crièrent-ils d'une voix déchirante."

L'ourse pose une de ses pattes sur l'épaule de l'enfant, puis recule tout à coup de quelques pas. L'odeur cadavérique l'a repoussée. L'on sait jusqu'à quel point les animaux sauvages ont horreur des cadavres. Elle ne s'avoue pourtant pas vaincue. Elle recommence de nouveau l'attaque, mais cette fois-ci de côté.

Les petits enfants, toujours au cou de leur mère, passent par dessus sa poitrine, et, les yeux sur le féroce animal, se pressent près d'elle. Le plus âgé, lui, lève le bras pour s'en servir comme d'une défense. L'ourse hurle et engueulé ce membre qui le menace ; ses mâchoires ne se contractent pas, il semble qu'elles ont touché un poison, et l'animal épouvanté, rebondit en arrière.

L'ennemie commence alors à tourner à distance autour du cadavre, s'arrêtant de temps à autre.

Les petits enfants, rivés au cou de leur mère, deviennent immobiles. Le vent augmente, l'ourse se jette par terre, se frotte le museau contre la mousse, hume l'air, se lève en grognant et disparaît suivie de ses petits à travers les ravins.

Les deux enfants ne crient plus, ne remuent plus, leurs petits bras, enlacés autour du cou de leur mère, l'étreignent ; tous trois sont immobiles.

Un coup de fusil se fait entendre près de l'endroit où gisent cette morte et ces mourants.

L'ourse avait été aperçue par un chasseur Naskapi en embuscade près du sentier des caribous. L'animal blessé à mort tombe dans la route, ses petits rebrousse le chemin, le chasseur les poursuit, et tout à coup il s'arrête effrayé devant un cadavre. Il considère les traits de cette personne morte, il la reconnaît ; en examinant les enfants, il voit d'abondantes sueurs inonder leur visage et constate qu'ils respirent encore. Il les saisit dans ses bras, ce sont deux masses inertes, les charge sur ses épaules et, sans perdre une minute, il se hâte de regagner sa tente. Son épouse venait d'achever de disposer des branches de sapin sur le sol, car cette famille ne faisait que d'arriver en ce lieu, quand il se présenta devant elle chargé de son double fardeau. On ramena les deux enfants à la connaissance.

Le plus vieux ouvrit de grands yeux, et regardant autour de lui, il poussa un cri perçant, puis cacha sous la couverture ses petits membres tremblants. Quand on voulait le toucher il s'écriait : maman ! maman !

Le plus jeune resta longtemps malade, mais l'effet de la

peur dura moins longtemps et eut des suites moins funestes que chez son frère. Ce dernier resta presque idiot. On ne pouvait l'approcher, le moindre bruit le faisait trembler. Il fut quelques mois sans parler, puis, à force d'instances, on parvint à avoir pour toute réponse, aux nombreuses questions qu'on lui adressait, les mots entrecoupés suivants : papa parti... maman dans le bois... l'Esprit gronda en l'air... maman morte... Une grosse bête—pas dévorés... bien peur... Son regard avait quelque chose de vague, d'insaisissable. Lorsqu'il était seul près du rivage d'un lac, ses grands yeux effarés, auxquels la douleur et la peur avaient enlevé toute expression de vie, se promenaient constamment de côté et d'autre ; ils cherchaient encore.

Cet enfant, privé de son intelligence, cherche encore sa mère. La reverra-t-il ? Elle était infidèle, lui et son petit frère furent baptisés par un missionnaire. Le plus jeune est mort et s'est envolé au ciel, l'aîné, mort à la vie de l'intelligence, laissera cette terre pour l'y suivre.

Oh ! œuvre admirable de la Propagation de la Foi, qui permet au missionnaire d'aller faire des saints dans les contrées les plus reculées !

Si l'on comprenait bien le prix d'une âme ! Le dieu des ivrognes demande chaque année des millions qu'on lui jette en bondissant de joie ; le Dieu des âmes se contente de bien peu. Chrétiens, une obole à la belle œuvre de la Propagation de la Foi.

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

a pour objet d'étendre et de propager la foi catholique, d'éclairer de ses divines lumières les peuples infidèles, comme aussi d'établir des missions au milieu d'un grand nombre de catholiques privés des secours de la religion et incapables, à cause de leur pauvreté, de subvenir à l'entretien des prédicateurs de l'Évangile. Les moyens qu'elle propose à ses Associés, pour atteindre le but de son institution, sont des œuvres de piété et de charité, dont voici le détail :

1° Chaque associé doit dire tous les jours un *Pater* et un *Ave Maria*, avec cette courte invocation : *St. François-Xavier, priez pour nous*. Il suffit de diriger, une fois pour toutes, l'intention du *Pater* et de l'*Ave* de la prière du matin ou de celle du soir ;

2° Chaque associé doit donner en aumône un *centin* par semaine.

Les avantages et les privilèges attachés à cette Association par les Souverains Pontifes sont :

1° Une *indulgence plénière* le jour de l'Invention de la Ste. Croix, le 3 mai, ce jour étant l'anniversaire de l'institution de l'Association ;

2° Une seconde *indulgence plénière* le jour de la fête de St. François-Xavier, patron de l'Association, 3 déc. ;

3° Une troisième *indulgence plénière* une fois chaque mois. Le jour de cette indulgence est au choix de chaque associé.

Pour gagner ces indulgences, il faut réciter régulièrement les prières dont nous venons de parler, se confesser, communier, visiter dévotement l'église ou l'oratoire de l'œuvre, si elle en a, sinon sa propre église paroissiale et y prier à l'intention du Souverain Pontife.

On peut en outre gagner une *indulgence de 100 jours* chaque fois qu'étant au moins contrit de cœur on récite les prières de l'Association, ou que l'on fait soit l'aumône prescrite, soit toute autre aumône en faveur des missions, ou que l'on fait quelque autre œuvre de piété ou de charité. Toutes ces indulgences, plénières et partielles, sont applicables aux âmes du Purgatoire.